

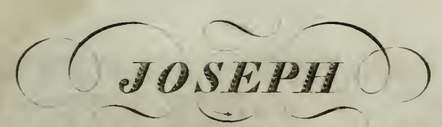


JOSEPH

LE MANTEAU-NOIR.



Tu as tué le père, nourris désormais l'enfant.



JOSEPH

LE MANTEAU-NOIR

OU

ce que Dieu fait est bien fait.

Histoire amusante et morale,

destinée à l'instruction de la Jeunesse

par J. G. SALZMANN,

traduite de l'Allemand par S. CAHEN.



Enfin Joseph devient un homme.

PARIS,

A la Librairie de l'Enfance et de la Jeunesse

chez Pierre BLANCHARD,

Galeries Montesquieu, N.° 1, au Premier.

JOSEPH
LE MANTEAU-NOIR,

OU

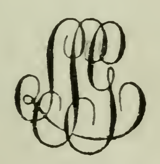
CE QUE DIEU FAIT EST BIEN FAIT.

HISTOIRE AMUSANTE ET MORALE,
DESTINÉE A L'INSTRUCTION DE LA JEUNESSE,

PAR J. G. SALZMANN,

Traduite de l'allemand,

PAR S. CAHEN.



PARIS,
A LA LIBRAIRIE DE L'ENFANCE
ET DE LA JEUNESSE,
CHEZ PIERRE BLANCHARD,
Passage Montesquieu, nº. 1, au premier.

1824.

LOTTIN DE SAINT-GERMAIN, IMPRIMEUR,
rue de Nazareth, n°. 1. — 1824.

PRÉFACE

DU TRADUCTEUR.

Celui qui a observé les enfans aura remarqué sans doute combien les histoires, et particulièrement celles dont le héros est un enfant, font une impression salutaire sur leur esprit : et bien souvent ces histoires ont produit ce que ne pouvaient opérer les meilleurs préceptes. La raison en est très-simple ; tout ce qui a l'air d'une leçon doit nécessairement impatienter l'enfance, qui n'en reconnaît pas l'utilité :

mais changez de manière, mettez vos préceptes en action par les personnes que vous ferez agir ou parler, et vous ôterez à ces mêmes préceptes leur sécheresse, en les rendant plus agréables à vos jeunes lecteurs. Par exemple, au lieu de dire : le travail est utile, montrez un homme heureux par le travail ; au lieu de recommander la charité même envers ceux qui nous haïssent, représentez un guerrier recueillant avec bonté l'enfant de son ennemi, et vous verrez comme vos jeunes auditeurs deviendront attentifs : ils porteront leurs jugemens qui souvent ne manquent pas de justesse, et chacun d'eux, selon son caractère, vou-

dra ressembler à un des personnages de votre histoire.

Est-on une fois parvenu à s'emparer ainsi de l'esprit des enfans, à intéresser leur cœur et à exciter leur imagination, la tâche devient facile pour le maître et pour les parens. Les enfans, naturellement confians, se montrent dociles aux ordres de celui dont ils attendent du plaisir et de l'instruction, et tout s'exécute bien pendant le jour; on obéit, car on veut assister à la lecture ou à la narration du soir. A la moindre inadvertance de l'enfant, on le rappelle à son devoir, par ces mots si efficaces sur le cœur d'un enfant dont on aura éveillé le sentiment d'honneur et

la sensibilité : « Est-ce ainsi que vous voulez ressembler à Pierre, à Paul, etc. ? Comment pouvez-vous espérer le même bonheur, vous qui négligez vos devoirs » ; et beaucoup d'observations semblables. L'enfant, se voyant dans l'alternative, ou de ne plus entendre raconter ces histoires qui l'amusent, ou de se bien conduire pour ne point s'attirer des reproches, ne manquera jamais de préférer ce dernier parti.

Ce moyen d'inspirer la vertu aux enfans, le plus facile et en même tems le plus agréable, recommandé presque par tous ceux qui ont écrit sur l'éducation, commence à devenir d'une utilité générale, depuis que l'instruc-

tion a pénétré dans toutes les classes de la société. L'honnête ouvrier, après avoir travaillé le jour, se délasse agréablement le soir par une lecture intéressante, qu'il fait lui-même ou qu'il se fait faire par un de ses enfans; aussi le philantrope voit-il avec intérêt que les vertus sociales sont beaucoup moins rares et les actions touchantes plus fréquentes, même dans les classes inférieures, depuis que le goût de la lecture s'y est répandu; et bien loin de s'en plaindre, il ne s'agit que de le diriger et d'éloigner ces ouvrages qui énervent et amollissent l'âme. *Les plus grands criminels sont pour l'ordinaire des ignorans*; l'instruction seule

(et une bonne lecture la procure) peut donc former les enfans à la vertu et y maintenir les hommes.

Si presqu'aucun genre de littérature n'a été négligé en France, si au contraire plusieurs ont été portés à un degré de perfection désespérante pour nos voisins, il n'est pas moins vrai qu'en fait d'ouvrages pour les enfans, nous pouvons, sans déroger, emprunter à nos voisins d'outre Rhin; j'ai démontré dans un autre écrit * quel avantage ils ont sur nous à cet égard, et surtout quel est le mérite de Salzmann dont j'ai traduit cet ouvrage.

---

* *L'Ange gardien de la jeunesse*, par Salzmann, un vol. in-12.

Le grand secret des compositions de Salzmann est contenu dans cette phrase : *Le bonheur et le malheur sont dans notre propre cœur.* Pensée sublime, pensée consolante, qui rend en quelque sorte l'homme arbitre de sa destinée !

Tous ceux qui savent ce que c'est qu'une traduction, apprécieront quelle est la difficulté de rendre en français un ouvrage écrit pour des Allemands ; mais ce que tout le monde ne sait peut-être pas, c'est qu'en traduisant Salzmann, il nous a fallu supprimer quelques passages qui non-seulement seraient désavoués par le goût français, mais que ses propres compatriotes doivent aussi con-

damner ; ce sont des détails oiseux, des expressions basses et des longueurs qui défigurent trop souvent des pages dignes d'un style plus correct et d'une composition plus soignée : on dirait, avec assez de raison, que Salzmann répand souvent des perles sur du fumier.

Mais comme on ne doit point condamner un ouvrage pour quelques taches; Joseph m'a paru digne d'être traduit, et je crois qu'il peut offrir une lecture agréable à ceux pour lesquels il a été écrit, aux enfans à qui Salzmann l'a destiné.

Cette pensée si édifiante, *ce que Dieu fait est bien fait*, méritait d'être développée. La vie hu-

maine est si souvent traversée par des événemens que nous ne pouvons prévenir, que nous devons nous attacher fortement à tout ce qui peut nous en consoler. Ces principes germeront dans le cœur de l'enfant, et le formeront à la vertu et à la religion.

Si toute entreprise utile mérite de l'indulgence, j'ose espérer que le public ne se montrera pas trop sévère pour cet ouvrage, et qu'il pardonnera les fautes qui peuvent s'y rencontrer, en faveur de quelques vérités utiles qu'il renferme. Encouragé par cette présomption d'indulgence, j'ai pris la plume, me promettant de profiter de tous les aver-

tissemens qui peuvent me mettre à même de continuer honorablement une carrière jusqu'ici consacrée à l'instruction de la jeunesse !

S. C.

JOSEPH
LE MANTEAU-NOIR.

CHAPITRE PREMIER.

Combat d'un Prussien contre un Autrichien. — Ce dernier est tué.

Pendant la guerre de sept ans, guerre sanglante et désastreuse, qui désola tant de familles, dévora tant d'hommes et engloutit tant d'espérances, les Prussiens attaquèrent un jour les Autrichiens avec cette ardeur et cette fermeté qui, réunies, triomphent de tous les obstacles et conduisent toujours à la victoire. Le courage était toutefois égal de part et d'autre, aucun parti ne voulait céder, et après une heure de carnage, heure de gloire pour les deux côtés, et que

les plus beaux faits d'armes avaient signalée, le succès était encore indécis. Cependant les Autrichiens devaient être vaincus; ils se replièrent après une longue résistance et d'abord en assez bon ordre; mais ils étaient affaiblis par les pertes qu'ils venaient de faire, leurs rangs n'étaient plus remplis, et pressés par un ennemi qui sentait enfin sa supériorité, ils se virent obligés de prendre la fuite. Un soldat autrichien résistait seul sur un terrain que la retraite avait déjà rendu désert, et, plus furieux qu'un lion, ne voyant plus le danger, ne sentant que la vengeance, il répondait avec rage aux coups que lui portait un hussard prussien que ses camarades avait surnommé *le Manteau-noir*.

Chacun des deux adversaires avait déjà reçu de profondes blessures et l'Autrichien venait de porter un coup, qui, s'il n'eût été paré avec au-

tant de promptitude que d'adresse, aurait assurément mis fin au combat; lorsque le Prussien, profitant de l'avantage que ce mouvement de l'Autrichien lui offrait, le frappe à son tour avec autant de sûreté que de violence. Le malheureux laisse échapper son sabre, il chancelle et tombe aux pieds de son adversaire qui, sans être touché d'un spectacle auquel ses yeux comme son cœur sont accoutumés, s'empresse de le dépouiller de tout ce qu'il possédait. Comme il se disposait à rejoindre ses camarades, laissant l'Autrichien étendu par terre, sans plus songer à lui, il est arrêté par une voix qui paraît sortir d'un buisson voisin.

Barbare! lui cria cette voix. — *Qui vive!* dit le Manteau-noir; et une femme sortit du buisson, qui, se plaçant devant lui comme pour lui parler, ne put trouver que ce seul mot. *Barbare!* qu'elle lui répéta à

plusieurs reprises. — Barbare ! reprit le Manteau-noir, et qu'ai-je donc fait? — Misérable ! continua-t-elle, tu le demandes et tu viens de tuer mon mari. — Et c'est pour cela que je suis barbare, répliqua le hussard; tu te trompes, je n'ai fait que mon devoir. Je suis soldat et je suis brave, voilà tout. — Cruel, dit cette femme désolée, tu m'as privé de tout appui, tu viens de m'arracher celui qui était mon bonheur et mon soutien. Qui nourrira mon enfant? Sera-ce toi, malheureux ? Il n'a plus de père ! Et l'enfant s'était jeté sur le cadavre sanglant de son père en poussant des cris : « Oh ! s'est-il écrié, il n'est pas mort, maman comme je l'embrassais, il a fait un mouvement; maman il vit encore ». La veuve du soldat s'est précipitée sur lui ; il ouvre les yeux une fois encore, et les referme pour jamais.

« Hélas ! s'écrie la femme, il n'y a

plus moyen de le rappeler à la vie ; il est mort. Et toi, monstre, qui me l'as ravi ; voilà son fils, tu as tué le père, nourris désormais l'enfant ».

Malgré la dureté de ses expressions, et la rudesse de ses manières, le Manteau-noir avait un cœur sensible ; il fut ému de compassion et après avoir plusieurs fois porté ses regards et sur la femme et sur l'enfant, il leur dit : « A quoi servent ces cris ? Si j'ai tué ton mari, c'était pour me défendre ; en ce moment je le pourrais, que je lui rendrais la vie. Quant à ton enfant, j'en ai pitié, mais que veux-tu que j'en fasse ? Hussard, courant tous les hasards de la guerre, je mène une vie aventureuse et vagabonde ; il m'est impossible de m'en charger. Mais ne crois point que ce soit l'amour de l'argent qui m'anime ; tiens, voici la bourse que j'ai prise à ton mari, c'est tout ce que je puis faire pour toi. Il lui jeta la bourse, piqua des deux et partit au galop.

CHAPITRE II.

Le Prussien rencontre la veuve de l'Autrichien.

Le Manteau-noir rejoignit vers le soir ses camarades qui venaient de remporter une victoire complète sur les Autrichiens ; ils avaient fait un butin considérable et conduisaient beaucoup de prisonniers.

Ils firent halte dans un village et prirent toutes leurs dispositions pour y passer la nuit : le soir, ils se racontèrent les actions qu'ils avaient faites ; ils parlèrent des dangers que chacun d'eux avait courus, et se montrèrent le butin qu'ils avaient remporté. Ils comptaient les camarades qui étaient morts ou dangereusement blessés, et cela, pendant qu'ils mangeaient ce

que les paysans leur avaient préparé à la hâte.

Le Manteau-noir, après avoir pansé ses chevaux, soigné ses blessures et pris une légère nourriture, se jeta sur la paille pour se reposer des fatigues de la journée, et réparer ses forces. Mais il n'avait pas encore fermé l'œil qu'il fut commandé de garde sur la colline qui était hors du village et qui dominait la route : quelques corps autrichiens étaient encore dans le voisinage, et les Prussiens avaient de grandes précautions à prendre pour éviter une surprise. Le Manteau-noir se leva aussitôt, sella son cheval et se rendit à son poste. Certainement, se dit-il, le sommeil me serait doux, mais un soldat doit obéir. Si ce n'est point à mon tour de dormir, veillons donc pour assurer le repos de mes camarades.

L'heure pendant laquelle il devait rester à ce poste était presqu'écoulée,

lorsque dans l'obscurité il aperçut quelqu'un qui s'avançait vers lui : *Qui vive ?* cria-t-il d'une voix forte. — *Ami,* répondit la voix faible d'une femme.

Le Manteau-noir. — Qui es-tu ?

La femme. — Je suis la veuve d'un soldat autrichien ; je viens avec mon enfant.

Le hussard reconnut fort bien cette voix pour être celle de la femme dont il avait tué le mari avant de quitter le champ de bataille; mais afin d'éviter de nouvelles importunités, il contrefit sa voix pour n'en être pas reconnu. Où vas-tu ? lui dit-il.

La femme. — Je me suis égarée, je voulais me rendre au camp autrichien ; là je trouverai les camarades de mon mari.

Le Manteau-noir. — Retourne sur tes pas; je ne laisse aller personne vers ce camp.

La femme. — Bon Dieu! étrangère

dans ce pays, je ne connais que les camarades de mon mari : ayez donc pitié d'une pauvre malheureuse !

Le Manteau-noir. — En arrière ! (après un moment de réflexion) attends qu'on vienne me relever, je te conduirai auprès de mon capitaine, il te permettra peut-être d'aller au camp des Autrichiens.

La femme. — Dieu veuille que cela ne soit pas trop long, car mon enfant et moi nous sommes transis de froid.

Le Manteau-noir. — Ce ne sera pas long.

Il fut en effet bientôt relevé. Il retourna au village et la femme marcha à côté de lui. Mais comme il était déjà tard et qu'il ne croyait pas convenable d'éveiller le capitaine, il conduisit la femme dans la maison où se trouvaient les prisonniers autrichiens et retourna à son logement.

Il se recoucha pour dormir quel-

ques heures, mais il ne le put et quoique très-fatigué, il lui fut impossible de fermer l'œil. Il lui semblait toujours que le hussard qu'il avait tué, était devant lui avec sa femme et son enfant. Il en avait déjà tué bien d'autres, mais jamais il n'avait éprouvé ces regrets, jamais il n'avait été inquiété de la sorte : il s'était fait au métier de la guerre. « Dieu a voulu que je devinsse soldat, se disait-il, je dois regarder comme mes ennemis personnels tous les ennemis de ma patrie et les traiter comme tels; si je ne le faisais pas, je trahirais mon devoir et que Dieu me préserve d'être traître envers mon pays ». Mais ces réflexions, qui le tranquillisaient autrefois, il avait beau les faire, elles ne produisaient plus le même effet sur lui. Priver une femme de son mari, un enfant de son père, voilà ce qui lui navrait le cœur. « Ta femme, se dit-il à lui-même, n'a point d'enfans,

et elle désire depuis long-tems d'en avoir un. Si tu lui envoyais celui de l'Autrichien ? Ne semble-t-il pas que c'est pour cela que Dieu l'a mis entre tes mains ». Cette pensée devint tellement forte en lui que son agitation ne lui permit pas de rester plus long-tems couché ; il se leva, regarda par la fenêtre, et la vue du ciel, qui si long-tems l'avait trouvé insensible, le frappa d'un sentiment subit. Il fut pénétré d'un saint enthousiasme envers l'auteur de la création, son cœur s'échauffa et quelques mots de prières, prononcés avec ferveur, s'échappèrent de son sein : « Oui, se dit-il ensuite, c'est Dieu qui t'a envoyé cet enfant ; tu seras son père ». Aussitôt que cette résolution fut prise, son sang fut comme rafraîchi, son cœur devint plus calme ; il se recoucha et dormit près d'une heure et tranquillement.

Il se leva ensuite et ses premiers

soins furent pour ses chevaux. Le cheval est l'ami du hussard ; il le porte, il le soutient dans le combat et le sauve dans la retraite : il est donc de toute justice que le soldat songe, avant tout, aux besoins de ce compagnon de ses ſatigues. Le Manteau-noir, aussitôt qu'il fut libre de cette occupation, se rendit auprès de la veuve.

CHAPITRE III.

Le Manteau-noir adopte Joseph et l'envoie auprès de sa femme.

Bonjour, dit le Manteau-noir à la veuve de l'Autrichien, me reconnaissez-vous ?

La femme. — Ah mon Dieu! si je vous reconnais! N'êtes-vous pas le cruel qui.....

Le Manteau-noir. — Allons, trève de reproches, ne parlons plus de ce qui est irréparable. Je viens vous demander si c'est sérieusement que vous me parliez hier de me laisser votre fils ?

La femme. — L'excès de la douleur seul m'a portée à vous faire une pareille offre. Je donnerais donc mon fils à celui dont la main!....

Le Manteau-noir. — Vous allez en-

core revenir sur ce combat d'hier. Je vous l'ai déjà dit, ne parlons point de maux irréparables. Mais ne m'avez-vous pas dit aussi que vous étiez dans la misère, sans aucunes ressources pour élever cet enfant.

La Femme. — Sans doute je l'ai dit, et il n'est que trop vrai.

Le Manteau-noir. — Me croyez-vous un méchant homme?... Vous ne répondez pas. Eh bien! demandez au Corps et on vous dira que le Manteau-noir est aussi doux au camp qu'il est terrible au champ de bataille. Votre douleur m'afflige, je suis fâché pour la première fois de ma vie d'avoir si bien servi la Prusse, et je me sens tout disposé, en élevant votre enfant, à réparer, en partie du moins, le tort que je vous ai fait.

La Femme. — Il est cruel pour le cœur d'une mère de se séparer de son enfant, mais avec moi il n'a que la misère pour avenir....

Le Manteau-noir. — Vous n'avez donc plus de parens qui puissent avoir soin de votre enfant?

La Femme.—J'ai bien des parens, mais c'est contre leur volonté que j'ai épousé mon mari, et je n'ose plus me montrer devant eux. J'oserais bien moins encore leur présenter mon enfant.

Le Manteau-noir. — Et votre mari n'a-t-il donc plus de parens?

La Femme. — Il ne m'en a jamais parlé.

Le Manteau-noir. — Eh bien! ma femme n'a point d'enfans et désire en avoir un. Si vous voulez me donner votre fils, je l'adopte.... Quel est son nom?

La Femme. — Joseph.

Le Manteau-noir. — Viens, mon cher Joseph, je veux être ton père.

L'enfant jeta un cri, se tint fortement attaché au bras de sa mère et dit:

« Maman, maman, tiens-moi bien; je n'irai pas avec cet homme ».

« Mon enfant, lui dit la mère, ne crains rien, il ne te fera pas de mal.

Joseph. — Pas de mal! et il est Prussien! tu m'as dit toi-même que les Prussiens... »

La mère lui ferma la bouche pour l'empêcher de continuer, le prit par la main et le remit au hussard. Celui-ci l'emmena malgré ses cris, qui attirèrent tous les passans. Arrivés au logis, la réception de l'enfant se fit, non pas, par un petit discours, comme aurait fait tout autre; le Manteau-noir ne chercha pas non plus dans ce moment à lui parler de ses nouveaux devoirs, à l'assurer de sa tendresse, de sa sincérité; il ne l'embrassa seulement pas, il ne s'attendrit pas, il ne fit rien de tout cela. Il agissait où les autres auraient parlé, car il avait pour principe qu'il fallait faire beaucoup de bonnes actions et en parler le moins possible.

Laissant donc de côté les beaux discours, le Manteau-noir se contenta de dire : « Allons, Joseph, il faut déjeûner ».

Ce mot *déjeûner* fit plus d'effet sur Joseph que tout ce qu'on aurait pu imaginer de lui dire. « Déjeûner, répéta-t-il, tu vas donc me faire déjeûner ? »

Le Manteau-noir. — Oui, certainement. Notre hôte, dit-il au maître de l'auberge, préparez-nous des saucisses.

Joseph. — En aurai-je donc une tout entière ?

Le Manteau-noir. — Oui, tu en auras une tout entière.

Joseph. — Oh ! que je suis content ! Papa ne m'en donnait jamais que la moitié d'une. Joseph, qui était élevé très-grossièrement et qui ne connaissait d'autres plaisirs que ceux de manger, de boire et de dormir, était déjà gagné par la promesse d'un meilleur déjeûner, et dès-lors il s'abandonna

entièrement à son père adoptif. Tant que le déjeûner ne fût pas prêt, il ne bougea pas de la cuisine, et n'en sortit qu'avec celui qui le servait.

Le hussard se mit à table et dit : « Assieds-toi, Joseph, et déjeûnons ». Mais il avait à peine commencé, qu'il entendit sonner le départ. Il courut aussitôt seller ses chevaux. Joseph n'y fit pas même attention, et continua de déjeûner.

Lorsqu'il eut expédié sa part, il regarda d'un œil d'envie celle de son compagnon, et il allait s'en emparer, quand le hussard reparut. « Qu'est-ce donc, mon petit drôle, cria celui-ci ? Est-ce que tu vas manger mon déjeûner » ? Joseph rougit pour la première fois. Le hussard se hâta de prendre son repas ; tout en mangeant, il regardait fixement Joseph, et réfléchissait à ce qu'il devait faire de lui.

Cependant, la trompette se fit en-

tendre une seconde fois. Le hussard tire alors un papier de son portefeuille et écrit ces mots au crayon : *A Madame Louise Manteau-noir, à Bremendorff.* Puis il donne cet écrit à Joseph, et lui dit : Voici le nom de ma femme et celui du village où elle demeure. Montre ce papier, et on t'indiquera ton chemin ; tiens, voilà aussi de l'argent pour faire ta route. Et il lui jette un ducat.

Joseph, le regard étonné, la bouche ouverte de surprise, allait sans doute lui faire quelques questions ; mais le Manteau-noir s'était élancé sur son cheval, et déjà il était disparu.

CHAPITRE IV.

Joseph part seul et abandonné.

Au bout de quelques momens, tous les hussards furent partis; Joseph, resté seul, était comme stupéfait, et c'est alors qu'il sentit la perte de ses parens. Ce qui pouvait naturellement lui venir dans l'idée, c'était de chercher sa mère. Il sortit de la maison, et traversa le village, en demandant aux passans : Où demeure ma mère? Mais, comme on le pense bien, personne ne pouvait lui répondre.

Une jeune villageoise eut pitié de lui, et lui demanda : Comment s'appelle donc ta mère? Barbe, répondit l'enfant. Il n'y a pas de femme de ce nom, ici, répliqua la jeune fille; n'es-tu pas un enfant de troupe; les

soldats sont tous partis avec leurs femmes. Vois-tu, ils ont passé devant ce cabaret qui donne sur la grande route. Joseph courut à toutes jambes, mais, peine inutile, il ne put atteindre la troupe. Se voyant abandonné, il se mit à pleurer.

Après avoir couru toute la matinée, il arriva dans un village, exténué de fatigue et de besoin ; il avait une faim dévorante. Dans cette extrémité, il rencontra un vieillard, s'adressa à lui, et lui dit : Veux-tu me donner à manger ? Le vieillard lui répondit : Je ne puis rien te donner, mon enfant; entre dans cette maison, on t'y donnera à manger. Il s'y rendit aussitôt. Là, s'adressant à la femme de l'aubergiste, il lui demanda son mets favori, une saucisse. Je le veux bien, dit-elle, mais as-tu de quoi payer? Oui, répondit Joseph, en montrant son ducat. L'hôtesse s'épanouit à cette vue, lui de-

manda combien valait cette pièce, et, comme l'enfant répondit qu'il ne le savait pas, elle lui dit : C'est une pièce de quatre sous, mon fils. Donne-moi cela, je te donnerai un bon déjeûner.

Joseph donna volontiers sa pièce, et reçut en échange un bon repas. Lorsqu'il eut mangé, l'hôtesse lui dit de s'en aller. N'as-tu plus de ces pièces, lui demanda-t-elle ? Joseph ayant répondu qu'il n'en avait point d'autre, cette femme le fit partir.

Après plusieurs heures de marche, il arriva dans un autre village ; il entra dans une auberge, et demanda à manger. As-tu de l'argent, jeune homme, dit l'aubergiste. Non, répondit Joseph. Alors celui-ci le fit sortir de chez lui. Prières, larmes, tout fut inutile; il ferma la porte brusquement sur lui. Joseph s'éloigna de cette maison en pleurant amèrement, mais personne n'y fit attention. Comme il

traversait au milieu des habitations, n'osant plus y entrer, et qu'il semblait abandonné de tout le monde, une femme l'aperçut, et lui donna un morceau de pain.

La nuit ne tarda point à venir, et le ciel étant couvert, elle devait être fort obscure. Le pauvre Joseph n'avait rien à espérer de l'humanité des habitans du village. Plusieurs même lui avaient refusé un morceau de pain; et quelques-uns l'avaient regardé avec mépris. Hâtons-nous, se dit-il, avant qu'il soit tout-à-fait nuit, de gagner d'autres habitations; peut-être trouverai-je des gens plus humains.

Il marcha donc autant qu'il eut de forces, mais il était impossible de rien distinguer, tant la nuit était obscure, et bientôt il se trouva à travers champs, ignorant ce qu'il allait devenir. Dans ce moment il entendit aboyer des chiens qui venaient à lui. Bon, dit-il, si j'entends ces animaux

c'est que j'approche de quelque ferme ; mais, comme si tout était conjuré contre lui, les chiens se jetèrent sur lui, déchirèrent ses habits, et, sans un berger qui les rappela, je ne sais ce qui serait arrivé du pauvre Joseph.

Le berger, auquel les chiens appartenaient, arriva donc et l'en délivra. Il demanda à l'enfant pourquoi il se trouvait si tard en route et seul. Joseph lui raconta son histoire, comme il le put, et pleura. En même temps il pria le berger d'avoir pitié de lui. Le berger, qui était lui-même père de trois enfans, sentit combien Joseph était malheureux, et fut ému de compassion ; il le fit coucher auprès de lui cette nuit. Comme Joseph lui avait dit qu'il allait près de la femme d'un hussard, dont le nom était écrit sur un papier qu'il avait dans sa poche, le matin le berger voulut le lire, et en voyant le nom

du village, il lui dit : Je ne puis t'indiquer ton chemin, mais voilà un morceau de pain, poursuis ta route, peut-être le ciel t'enverra-t-il quelqu'un qui t'enseignera par où tu dois te diriger.

Joseph se montra encore dans cette occasion tout-à-fait sauvage; le bon berger avait partagé sa couche et son pain avec lui, et il ne lui vint pas même dans l'idée de l'en remercier. Le berger en fut tout étonné, et lorsque Joseph voulait s'éloigner, il le rappela. — Eh! jeune homme, je veux te donner encore quelque chose. Joseph revint, croyant qu'il allait lui donner à manger; mais le berger lui dit d'un ton sévère : Jeune homme, si quelqu'un te fait du bien, tu dois l'en remercier; il est rare qu'un ingrat ne soit pas un méchant; fais-y bien attention. Je vous remercie, reprit Joseph, et il s'en alla.

Il ne savait de quel côté se diriger,

et de nouveau il livra son chemin au hasard. Après quelques heures, le pain que le berger lui avait donné était digéré, et il ressentit de nouveaux besoins. Il ne savait comment faire; il n'avait pas d'argent, et il avait appris que sans argent on n'obtient rien. Il ignorait même que l'on pût mendier. Pressé par la faim, il fit ce qu'il avait souvent vu faire à ses parens : en passant devant un champ où il y avait des carottes, il en arracha et les mangea; mais le propriétaire de ce champ arriva aussitôt, le prit par les cheveux, et lui dit après l'avoir vigoureusement souffleté : C'est ainsi que je traite celui qui ne respecte pas la propriété, un voleur comme toi. Joseph ne concevait pas qu'on pût le maltraiter pour une action que son père avait si souvent faite, sans que, pour cela, on l'eût souffleté; il ne réfléchît pas que son père était soldat, qu'il pouvait se défendre; et que

d'ailleurs bien des choses sont permises à un militaire, en temps de guerre, que l'on ne souffre pas en une autre occasion.

CHAPITRE V.

Il rencontre un militaire blessé.

JOSEPH avait atteint sa dixième année sans avoir jamais pensé à l'avenir; pour la première fois il y songea, et se trouva fort embarrassé. Où coucherai-je ce soir, se dit-il à l'approche de la nuit? Il chercha encore une bergerie, mais il n'y en avait point; il s'avança donc tristement vers un village, entra dans une auberge, et demanda s'il ne pouvait y passer la nuit. As-tu de l'argent, dit l'hôte? Non, répondit Joseph. Alors, lui répliqua l'aubergiste, tu ne peux pas rester ici; va-t-en. Joseph pleura amèrement, il ajouta qu'il allait mourir de froid, qu'il était orphelin; mais ce fut en vain, on ferma la porte sur lui.

Il y avait dans cette maison un Prussien blessé; il avait perdu une jambe à la bataille de Prague, et portait maintenant une jambe de bois. Il savait par expérience, combien il est dur d'être privé d'un asile, et de rester la nuit exposé à la rigueur de la saison. Plus d'une fois aussi il avait marché, il s'était battu, et sans avoir à manger. Il fut touché de pitié aux cris du malheureux enfant. Laissez-le donc entrer, dit-il à l'hôte, je paierai volontiers pour lui. L'hôte répondit : si vous payez pour lui, c'est différent ; alors je l'accueillerai ; j'aime à rendre service à mon semblable, quand je suis payé, s'entend.

Ainsi Joseph rentra dans l'auberge, et le blessé prussien lui fit donner une bonne soupe ; mais cette fois, après avoir mangé, Joseph n'oublia pas de dire : Je vous remercie.

Le blessé, curieux de connaître l'histoire de Joseph, l'engagea à la

lui raconter; lorsqu'il en vint au papier que le hussard lui avait remis, le blessé témoigna le désir de le voir; Joseph le lui montra. Le Prussien, en le lisant, secoua la tête, et dit : C'est singulier! peux-tu te remettre encore les traits de celui qui t'a donné ce papier?

Joseph. — Si je le puis! Il a de grandes moustaches rousses.

Le Blessé. — Hum! est-ce là tout ce que tu sais? N'a-t-il pas d'autres marques?

Joseph. — Il a une grande cicatrice sur la joue, comme s'il avait reçu un coup de sabre.

Le Blessé. — La ressemblance est parfaite. Eh bien! nous voyagerons ensemble; je vais par le même chemin que toi : veux-tu être mon camarade de voyage?

Joseph. — Pourquoi pas; me donneras-tu aussi à manger?

Le Blessé. — Assurément.

Joseph. — Eh bien! je te suis.

Le Blessé. — Avant tout, remercie Dieu de t'avoir conduit ici, car, sans moi, tu n'aurais jamais trouvé Bremendorff, et tu aurais pu chercher ce village bien long-temps encore.

Comme Joseph n'avait aucune idée de Dieu, et qu'il n'en avait jamais entendu parler, il ne put ni le prier, ni le remercier de sa bonté; mais il se sentit pénétré de reconnaissance envers le Prussien; il prit sa main et la pressa vivement en disant : Je vous remercie, mon bon Monsieur.

Le lendemain ils partirent ensemble. Dans chaque endroit où ils passèrent, ils demandèrent l'aumône (*) et rarement on refusa de leur donner.

(*) Après la guerre de sept ans, toutes les routes de l'Allemagne furent couvertes de soldats qui mendiaient; en France, le soldat blessé trouvait alors une retraite glorieuse dans l'Hôtel des Invalides, monument digne de la munificence de Louis XIV, et élevé par ce monarque en 1670, pour servir de refuge au courage malheureux.

(*Note du Traducteur*).

La jambe de bois de Lichtenstein (c'est le nom du blessé), sa mine franche et honnête, lui gagnaient tous les cœurs ; partout on eut pitié de lui, et on chercha à rendre son sort moins malheureux, en prévenant ses besoins les plus pressans.

Le troisième jour de leur voyage fut un dimanche. Joseph, dit Lichtenstein, il faut aller à l'église avant de partir; il faut rendre grâce à Dieu du bien qu'il nous a fait pendant la dernière semaine.

Joseph. — A qui faut-il rendre des actions de grâce ?

Lichtenstein. — A Dieu, te dis-je.

Joseph. — Qu'est-ce donc que Dieu ?

Lichtenstein. — Ton père et ta mère ne t'en auraient-ils jamais parlé ?

Joseph. — Jamais. Ma mère disait bien quelquefois : ah! mon dieu! mais jamais elle ne m'a dit ce qu'est Dieu.

Lichtenstein. — Eh bien elle a eu tort : Joseph, tu as perdu ton père et ta mère, Dieu les a remplacés pour toi, par l'homme au manteau noir et par sa femme, qui aura au moins autant de soin de ta jeunesse, qu'en avaient tes véritables parens. Tu étais embarrassé pour trouver leur demeure, Dieu t'a conduit alors vers moi, afin que je te servisse de guide; et pendant la route je te procure de la nourriture et tout ce qu'exigent tes besoins. C'est donc Dieu qui t'a comblé de tant de bienfaits, et c'est Dieu que tu dois en remercier.

En parlant ainsi, ils entrèrent à l'église; on chantait dans le moment le cantique qui commence par ces mots : *Ce que Dieu fait est bien fait.* Lichtenstein se fit donner un livre de prières, et le présenta à Joseph; mais celui-ci lui dit : Je ne sais pas lire. Après la prière, le prédicateur fit une exhortation touchante sur ces

mots : *Ce que Dieu fait est bien fait.* Il parla des différens événemens de la vie, montra qu'ils viennent tous de Dieu, et que, par conséquent, ils ne peuvent avoir d'autre but que notre plus grand bien. Que de tristes événemens vous ont accablés depuis une année, dit entre autres choses le prédicateur : vos granges, autrefois remplies de bled, sont restées vides ; vos troupeaux, que vous avez vus si gras et si nombreux, sont faibles et en petit nombre ; vos campagnes sont presque partout dévastées ; une grande partie de notre jeunesse est moissonnée par le fer de l'ennemi ; combien de pères pleurent les soutiens de leur vieillesse ; combien de mères inconsolables de la perte de leurs fils chéris ! et combien d'enfans privés dès le berceau de leur appui, de leurs parens! Mais, *ce que Dieu fait est bien fait*, vous ai-je souvent répété : ces malheurs sont autant d'avertissemens que Dieu nous donne

pour nous engager à devenir meilleurs ; élevons-nous donc vers lui, puisque des calamités seules peuvent nous détacher de la terre. En tombant dans le besoin, nous apprenons la modération, la patience et le travail, toutes vertus que l'homme acquiert rarement dans la prospérité. C'est lorsque nous perdons tout ce qui fait le bonheur de l'homme dans ce monde : rang, fortune, parens, et jusqu'à la santé même, que nous devenons plus confians en Dieu; nous nous réfugions dans sa miséricorde, et plus nous sommes à plaindre ici bas, plus souvent et plus sincèrement nous tournons nos regards et nos vœux vers le ciel : *Tout ce que Dieu fait est bien fait.*

A ces mots toute l'assemblée fondit en larmes, et l'on n'entendit que soupirs et gémissemens. Lichtenstein fut profondément ému ; et même Joseph voyant tout ce qui l'entourait

en larmes, ne put résister, et pleura également; car cet enfant avait un bon naturel, et ses défauts venaient tous de sa mauvaise éducation.

CHAPITRE VI.

Ils partent ensemble.

En sortant de l'église, Lichtenstein dit encore à Joseph beaucoup de bonnes choses, mais que ce dernier ne comprit guères. Joseph, cependant, commençait à aimer son guide, et il se sentit pénétré de reconnaissance pour lui.

Ayant fait un peu de chemin, Lichtenstein s'aperçut qu'il avait perdu son mouchoir, et regretta de ne pouvoir retourner assez vîte à l'hôtel pour le chercher, à cause de sa jambe de bois.

Joseph le regarda, et, sans dire un mot, il courut le chercher. Au bout d'un quart-d'heure il fut de retour, et rapporta le mouchoir. Lichtenstein fut sensible à cette bonté de

l'enfant, lui prit affectueusement la main, et lui dit : Mon enfant, tu m'as rendu service, je t'en remercie. Joseph sentit, peut-être pour la première fois, combien il est doux d'obliger et de se montrer reconnaissant.

Ils arrivèrent dans un village, où ils résolurent de passer la nuit; mais d'abord ils allèrent implorer la charité des habitans, qui, là comme ailleurs, les accueillirent avec empressement. Si quelqu'un, par hasard, rejetait leur prière, Joseph en murmurait, et s'écriait : *Oh ! les méchantes gens !*

Joseph, reprenait alors Lichtenstein, tu ne devrais pas juger si légèrement ceux dont nous implorons la bonté ; sont-ils donc obligés de nous faire l'aumone? ne sont-ils pas libres d'accorder ou de refuser? s'ils sont charitables envers nous, nous leur devons de la reconnaissance; s'ils re-

fusent de l'être, nous n'avons aucun droit d'en murmurer. Ces personnes qui nous refusent sont peut-être pauvres elles-mêmes.

Dans ce moment une femme passa, et après lui avoir accordé quelque secours, elle aperçut Joseph, et demanda qui était cet enfant. Cet enfant, répondit Lichtenstein, n'a plus ni père ni mère. Le malheureux! dit cette femme, et elle ajouta encore quelque chose à ses dons. Joseph l'en remercia sincèrement.

Dès qu'ils arrivaient à un gîte, le premier soin de Lichtenstein était toujours de se mettre aussi proprement que son état le lui permettait. Joseph, d'abord ne songea pas à en faire autant, mais son guide lui en fit sentir la nécessité; il lui dit plusieurs fois que la propreté entretient la santé; à la fin, Joseph comprit cette leçon, et la mit à profit.

Cet éloignement de Joseph pour la

propreté et pour tout ce qui demande quelque soin, provenait de ce que ses parens ne lui en avaient jamais donné l'exemple, et avaient cru assez faire pour lui en lui procurant la nourriture. Mais le véritable bien que les parens puisssent faire à leurs enfans, c'est de leur inspirer, dès la plus tendre jeunesse, l'amour de l'ordre et du travail, l'amour de Dieu et du prochain. Joseph, depuis qu'il était avec Lichtenstein, se trouvait comme dans un autre monde : tout ce qu'il voyait et tout ce qu'il entendait était nouveau pour lui, et il eut de la peine à s'y faire ; mais la bonté de Lichtenstein produisit peu à peu son effet sur le cœur de Joseph ; et s'il ne fût pas encore comme son guide le désirait, du moins commença-t-il à devenir plus attentif aux instructions que Lichtenstein lui donna aussi souvent que l'occasion s'en présentait.

Un jour qu'il faisait très-chaud, ils se reposèrent sous un arbre, près de la route. Tout-à-coup Lichtenstein prit son mouchoir, et se couvrit le visage. Qu'as-tu, lui dit Joseph? As-tu mal aux dents? Lichtenstein lui fit signe de garder le silence.

CHAPITRE VII.

Le Prussien blessé rencontre son père. — Reconnaissance.

La route était très-fréquentée, et en ce moment il y passait beaucoup de monde. Tout-à-coup Lichtenstein se leva, et alla au devant d'un homme qui venait de son côté. Après l'avoir salué, il lui dit d'un ton suppliant : Monsieur, voudriez-vous accorder quelque secours à un soldat prussien, pauvre et blessé ?

L'Etranger. — Mon ami, d'où venez-vous ?

Lichtenstein. — De la Bohême, Monsieur.

L'Etranger. — Où avez-vous perdu la jambe ?

Lichtenstein. — Auprès de Prague, sur le champ de bataille.

L'Etranger. — Pauvre homme ! je vous plains de tout mon cœur ; ne seriez-vous pas du régiment Seidlitz?

Lichtenstein. — Oui, Monsieur.

L'Etranger. — J'ai un fils dans ce régiment. Vous le connaissez peut-être.....

Lichtenstein. — Quel est son nom?

L'Etranger. — Mathieu Lichtenstein.

Lichtenstein. — Je l'ai connu, il était de ma compagnie.

L'Etranger. — Vous l'avez connu ! Oh! mon cher, racontez-moi donc quelque chose de lui. Comment va-t-il?

Lichtenstein. — Il est plus heureux que moi, il ne souffre plus.

L'Etranger. — Que dites-vous ! serait-il mort?

Lichtenstein. — Il est tombé à côté de moi.

L'Etranger. — Oh! dieu, mon fils est mort! (*En pleurant*) Mon cher

fils, je ne te reverrai donc plus! je ne te presserai plus contre mon cœur! j'attendais avec tant d'impatience la fin de la campagne; j'étais si heureux quand je pensais au jour où je pourrais aller au devant de lui! quoi! plus d'espoir de retour! hélas! ce rêve de bonheur est évanoui; que n'ai-je pu au moins l'assister dans ses derniers momens!...

Ami, ajouta l'étranger à Lichtenstein, je perds un fils, et la patrie un citoyen paisible et honnête. Apprenez-moi encore, je vous prie, comment il mourut, et ce qu'il eut à souffrir.

Lichtenstein. — Sa mort fut prompte, il n'eut pas assez de temps pour la douleur; mais enfin, consolez-vous : il est encore plus heureux que moi, qui reviens estropié et mutilé.

L'Etranger. — Arrêtez, mon ami, vous n'êtes pas père, vous ne pouvez savoir ce qui se passe dans mon cœur;

si j'avais eu le bonheur de le revoir, eût-il même perdu les deux jambes, je me regarderais comme un des hommes les plus heureux.

Est-il bien vrai, dit Lichtenstein en se découvrant!

L'étranger ne le remarqua pas d'abord, car ses yeux, remplis de larmes, étaient tournés vers le ciel; mais les ayant reportés sur le blessé, et l'ayant considéré, il s'écria : réponds vite, ah! réponds, n'es-tu pas toi-même mon fils, mon cher fils, mon pauvre Mathieu?

Ton fils même, ô mon père, dit Lichtenstein, en se jetant dans ses bras.

Que dieu soit béni! reprit le vieillard, après tant de douleur, voilà enfin un jour de joie; maintenant je mourrai content; j'ai retrouvé mon fils; hâtons-nous, mon ami, d'aller annoncer cette nouvelle à notre famille. Tu as bien souffert, mon

enfant, te voilà estropié ; mais ta jambe de bois t'exempte du service, et tu resteras avec nous ; *ce que Dieu fait est bien fait;* sa sainte volonté soit donc faite.

Joseph avait été très-touché de cette scène attendrissante ; il s'essuya les yeux. Le père Lichtenstein l'ayant remarqué, demanda à son fils : A qui est cet enfant ?

Lichtenstein. — A moi.

Le Père. — Comment! tu n'es pas marié ?

Lichtenstein. — Non, mon père.

Le Père. — Mathieu ?

Lichtenstein. — Est-ce que tous vos écoliers ne vous nomment pas leur père ?

Le Père. — Ah ! je te comprends ; dis-moi toutefois quel est cet enfant? Je vous le raconterai, dit le jeune Lichtenstein ; permettez-moi, en attendant, de l'amener chez nous. Ce malheureux n'a plus de père, et sa

mère l'a abandonné ; Dieu l'a conduit vers moi ; vous le voyez, il faut que j'en aie soin.

Le Père. — Sans doute. Allons, amène-le. Mais avant de l'accueillir tout-à-fait chez moi, il faut d'abord que je le connaisse mieux.

CHAPITRE VIII.

Joseph suit son conducteur, qui arrive dans la maison paternelle.

Chemin faisant, Mathieu s'informa de sa famille, et particulièrement de sa sœur, dont le mari était ce Manteau-noir qui avait adopté Joseph; il n'osa pas demander après Frédérique, jeune villageoise, qui, avant son départ, lui avait témoigné de la tendresse, et qu'à son tour il aimait pour ses vertus et ses bonnes qualités; il craignit que sa jambe de bois ne l'éloignât, et ne mît obstacle aux projets de mariage qu'il avait; mais son père le rassura, en lui disant que Frédérique était encore digne de sa tendresse, et qu'aux yeux d'une personne vertueuse, les défauts corporels inspirent plutôt la pitié que l'é-

loignement; surtout quand ce sont des marques d'honneur et de bravoure : il ne se trompa point; Frédérique, qui demeurait à l'entrée du village, près de l'endroit où ils s'étaient arrêtés, apprit le retour de Mathieu avec une joie extrême, et courut aussitôt se jeter dans ses bras. Ils rentrèrent ensemble.

Maintenant, dit le père, réjouissons-nous; j'ai retrouvé mon fils, aussi honnête, aussi loyal qu'il m'a quitté.

En route, Frédérique remarqua Joseph, et demanda, toute étonnée, à qui est cet enfant? Mathieu répondit : un ami me l'a confié. La sœur de Frédérique les avait dévancés, et courait dans le village, pour y répandre la nouvelle de l'arrivée de Mathieu. Dans un instant tout le village en fut instruit; les paysans se dirent les uns aux autres : Mathieu, le fils du maître d'école, est revenu.

Quand les princes rentrent dans leur capitale, ils y sont reçus avec les témoignages les plus éclatans de joie et d'allégresse; des troupes sont envoyées au devant d'eux; des jeunes filles, habillées en blanc, et formant la haie, leur présentent des pièces de vers, et parsèment de fleurs la route qu'ils doivent tenir; enfin, des arcs de triomphe sont dressés pour célébrer ce retour; mais je doute que ces princes excitent toujours ce contentement général, ce plaisir intérieur qui fut causé par le retour de Mathieu. On n'avait ordonné à personne d'aller au-devant de lui, l'amour de ces bons villageois pour leur maître d'école les y porta seul, et tous voulurent accourir pour le recevoir.

Le père Lichtenstein était un excellent homme; la fidélité et la douceur qu'il déploya dans l'exercice de ses fonctions, les soins qu'il mit

constamment à former ses élèves à la sagesse et à la bonté, lui avaient gagné tous les cœurs ; son caractère respectable, probe et sincère le fesait adorer des habitans de ce lieu. Il les avait presque tous élevés, ils le nommaient leur meilleur ami, leur père. Il n'est donc pas étonnant que tout un village prit part à la joie d'un seul homme, et que tous courussent au devant de son fils. La sœur de Mathieu avait devancé tous les autres, pour voir son frère la première, et, arrivés l'un près de l'autre, ils se tinrent long-temps embrassés sans pouvoir proférer une parole. Enfin, le reste des habitans arriva, et c'était à qui l'embrasserait plutôt, à qui témoignerait le mieux sa joie au père Lichtenstein et à son fils. La troupe grossissait toujours à mesure qu'ils approchaient de leur demeure; ceux qui étaient dans les champs accoururent pour savoir ce que signifiait ce

grand rassemblement. La plupart des villageois accompagnèrent Mathieu jusque chez son père, et ne se retirèrent chez eux que fort avant dans la nuit.

Joseph n'avait jamais vu un pareil spectacle ; il fut dans cette maison comme dans le temple de la vertu et de l'amour filial, et, malgré sa jeunesse, il sentit combien il est doux d'être aimé de la sorte, mais il ne savait pas encore qu'il faut mériter cet amour, et par la douceur du caractere, et par l'honnêteté de toute sa vie.

CHAPITRE IX.

Louise veut adopter Joseph ; son père l'en empêche.

Louise (c'est le nom de la femme du Manteau-noir, fille du maître d'école) Louise fit plusieurs questions à son frère, pour avoir des nouvelles de son mari ; Mathieu lui dit qu'il n'en avait pas entendu parler, et en même tems il lui donna le papier que Joseph lui avait remis, et sur lequel était le nom de Louise. A peine l'eut-elle entrevu, qu'elle s'écria : Dieu! c'est de mon mari! c'est son écriture, c'est adressé à moi : *à Madame Louise Manteau-noir*. Où est-il donc? que ne m'a-t-il écrit une lettre! Alors son frère lui raconta toute l'histoire telle qu'il la tenait de Joseph; mais il eut beau le faire avec tous les détails pos-

sibles, sa sœur en voulait toujours savoir davantage. Venons au fait, dit-il enfin : tu vois que ton mari veut que tu adoptes Joseph ; il aurait pu s'expliquer un peu mieux, il est vrai, mais son départ précipité l'en a sûrement empêché. Maintenant, veux-tu adopter cet enfant et lui servir de mère ? Certainement, dit-elle, puisque mon mari me l'a envoyé ; oui, je l'adopte, et je veux devenir sa mère. Joseph était en ce moment au jardin ; Louise voulut aussitôt courir le chercher, mais son père la retint. Pas si vîte, ma chère fille, lui dit-il ; les jeunes gens sont toujours trop vifs, ils ne réfléchissent pas assez, surtout quand ils croient faire le bien ; mais la réflexion arrive, et souvent elle se présente accompagnée du repentir.

Louise. — Mais, mon père, ne dois-je donc pas adopter Joseph ? Si je ne le fais point que dira mon mari ?

Le Père. — Je ne prétends pas t'en empêcher; mais ce petit Joseph me paraît très-mal élevé; il est presque dans l'état sauvage; si tu l'adoptes de suite, il s'en trouvera certainement beaucoup mieux, mais à coup sûr il ne changera ni de caractère, ni d'habitudes. Il pensera qu'en le nourrissant, en l'habillant et en le soignant, tu ne fais que ton devoir, et se mettra peu en peine de mériter tant de bontés; peut-être même n'en aura-t-il aucune reconnaissance, et, par sa légèreté et par son étourderie, il te causera de continuels chagrins.

Louise. — Et que faut-il faire?

Le Père. — Le voici : Mathieu, prends le papier, remets-le à Joseph, et dis-lui, en le lui rendant, que c'est à ta sœur qu'il est adressé. Tu l'engageras à le remettre lui-même, et à prier ta sœur d'avoir pitié de lui et de l'accueillir. Ne lui fais pas espérer qu'elle le fera. Et toi, Louise, quand

il viendra, montre-toi d'abord insensible à sa demande, et ne cède qu'à ses instances; alors tu lui diras que tu veux le mettre quelque temps à l'épreuve; et ce n'est que peu à peu que tu lui feras ensuite tout le bien que ton bon cœur ne manquera pas de t'inspirer. Par exemple, avant de le faire coucher dans un lit, qu'il couche d'abord sur la paille pendant quelque tems, qu'il éprouve encore des privations, et qu'on ne les fasse cesser que graduellement, en en faisant l'objet de quelques récompenses. Cet enfant a besoin d'être mené par degrés; c'est le seul moyen d'en faire quelque chose.

Mathieu. — Notre père a raison; ainsi, ma sœur, agissons-en comme le veut notre père.

CHAPITRE X.

Joseph est adopté.

MATHIEU reprit le papier, et rentra bientôt après, menant Joseph par la main; celui-ci s'avança tout timide vers Louise, et lui présenta son papier. Qui te l'a donné, lui demanda-t-elle ?

Joseph. — Un hussard.

Louise. — Que veux-tu de moi ?

Joseph. — Tu seras ma mère.

Louise. — Mais de quelle manière deviendrai-je ta mère ? Est-ce que tu n'en as plus ?

Joseph. — Oui, mais elle ne veut plus de moi.

Louise. — Comment ! ta mère t'abandonne, et tu veux que je la remplace ! Non, il n'en sera rien ; apparemment que tu te conduisais trop

mal ; ta mère n'a plus voulu de toi. Va-t-en!

Mathieu. — Mais, ma sœur!

Louise. — Non, mon frère, non ; je ne veux pas être la mère d'un enfant tel que celui-ci. Si je finis par adopter un enfant, je préfère le prendre parmi ceux de notre village ; au moins je le connaîtrai.

Mathieu. — Mais à qui veux-tu donc que ce pauvre enfant s'adresse ?

Louise. — A sa mère.

Mathieu. — Mais, le malheureux, il ne sait pas où elle est! si nous l'abandonnons, il le sera tout-à-fait, il deviendra mendiant, et mènera une vie misérable.

Louise. — Tant pis; mais je ne puis rien faire pour lui; d'ailleurs, il n'est pas le seul malheureux.

Joseph (d'un ton suppliant).—Ah! Madame, je vous en prie, permettez-moi de rester avec vous ; je veux. . .

Louise. — Quoi?

Joseph. — Vous aimer et me bien conduire.

Louise. — Eh bien! reste ici cette nuit; nous verrons : si tu te comportes bien, tu resteras avec nous ; sinon tu t'en iras aussitôt.

Le père continua alors ce discours, et dit que raisonnablement on ne pouvait pas accueillir si facilement un étranger, mais que Joseph cependant pourrait mériter de rester parmi eux, s'il s'efforçait de mener une bonne conduite.

Dans la journée Mathieu reçut la visite de plusieurs de ses amis et de quelques parens ; tous lui témoignèrent leur joie sur son heureux retour ; car depuis son enfance il avait toujours su se faire aimer par tous ceux qui le connaissaient ; il était doux, affable et obligeant pour tout le monde ; son père Lichtenstein eut la satisfaction de retrouver son fils toujours le même, malgré sa longue

absence ; tant il est vrai qu'un heureux naturel, cultivé par de bons principes, est un trésor que l'on conserve toujours, et qui ne change jamais.

La soirée se passa en entretiens agréables et en propos gais et innocens. Cette fois ils se couchèrent, dans la maison Lichtenstein, plus tard qu'à l'ordinaire, et, après avoir passé une journée heureuse, ils dormirent d'un sommeil doux et paisible.

CHAPITRE XI.

Education de Joseph.

Le lendemain la première idée qui occupa le vieux Lichtenstein, fut la manière d'élever le petit Joseph. Aussitôt qu'il eut à-peu-près arrêté son plan, il appela sa fille. Bonjour, mon père, dit Louise en entrant, avez-vous bien reposé?

Le Père. — Très-bien, ma fille. Je t'appelle pour réfléchir ensemble sur ce que nous devons faire de Joseph. Nous le nourrirons, nous l'habillerons, tout cela est très-bien, mais cela ne lui suffit pas. L'éducation est la meilleure chose que nous puissions lui donner. Il ne s'agit plus que de savoir comment nous nous y prendrons. C'est une question importante, que je n'ai pas encore tout-à-fait résolue. Je pré-

vois qu'il y aura beaucoup à faire. Il ne faut pas considérer Joseph comme un enfant ordinaire, auquel ses parens ont déjà inspiré quelques bons principes; c'est une jeune brute à forme humaine; et les jeunes animaux ne peuvent être élevés que de deux manières : par des coups ou par la faim. Tu sais que je n'aime pas faire usage du premier moyen; voyons donc si nous pouvons mettre à profit le second. Là-dessus Lichtenstein donna différentes instructions à sa fille, qui promit de les suivre; elle alla ensuite vers Joseph, qui dormait encore, et appela : *Joseph!* Mais il ne répondit pas. *Joseph!* cria-t-elle une seconde fois, veux-tu déjeûner? Aussitôt Joseph se leva, et demanda où était le déjeûner?

Il n'est pas encore prêt, reprit Louise; mais voici ce qu'il faut d'abord faire chez nous : Nous ne déjeûnons pas aussitôt après nous être levés;

nous nous lavons d'abord, car il faut être propre, si tu veux rester avec nous ; après cela nous prions, nous travaillons ensuite pendant quelques heures, et enfin nous déjeùnons. Tel est l'usage établi dans notre maison ; si tu veux y rester, il faut t'y conformer. Le veux-tu ?

Joseph ne paraissait pas trop content de cet arrangement ; il fallait néammoins s'y conformer, et, à la demande de Louise, il dit tristement : Oui.

Joseph, reprit Louise, si cela ne te convient pas, tu n'as qu'à t'en aller.

Je ferai ce que vous me dites, répliqua Joseph, et il suivit Louise, qui lui montra ce qu'il avait à faire ; comme c'était pour la première fois, elle voulut bien lui prêter son secours.

Après cela, elle le plaça auprès de la table, sur laquelle elle répandit des lentilles, et lui ordonna de les trier,

et d'en ôter les mauvaises. Mais il faut que cela soit bien fait, dit-elle, entends-tu ; quand tu auras fini, tu auras à déjeûner. Joseph se mit à la besogne ; Louise était occupée dans la maison ; son frère visitait les arbres qu'il avait plantés dans sa jeunesse, et le père Lichtenstein vérifiait et réglait un compte pour la commune. Ce dernier était placé de manière que, dans un miroir qui se trouvait devant lui, il pouvait voir Joseph, sans que Joseph s'en doutât. Le père Lichtenstein vit bientôt que Joseph s'amusait à le singer, et à lui faire des grimaces, et qu'il avait même l'impertinence de balancer sa tête comme la sienne, qui tremblait, affaiblie par les années : le bon vieillard, vivement affligé de ce manque de respect de la part de Joseph, et l'attribuant au défaut de toute éducation, se contenta pour le moment d'élever le doigt comme pour le menacer. Joseph l'ayant vu dans le

miroir, en fut tout interdit, se recueillit et continua à trier ses lentilles.

Aussitôt que Louise fut rentrée, Joseph alla au-devant d'elle, et lui dit : j'ai fini.

Tu as fini, dit-elle, il faut que tu aies bien travaillé ; voyons comment tu t'en es acquitté. Les lentilles sont bien triées, mais c'est à peine une demi-mesure. Elle se fit alors montrer le panier dans lequel il devait mettre les mauvaises lentilles, et trouva qu'il y avait jeté une grande partie des bonnes.

Non, Joseph, dit-elle, ce n'est pas ainsi qu'on travaille pour moi. Je n'irais pas bien loin avec mes lentilles si tu les triais ainsi. Maintenant, recommence ; retire les bonnes lentilles qui sont dans le panier ; ensuite tu auras à déjeûner, mais pas avant.

Joseph se mit à pleurer ; mais voyant qu'il n'y gagnait rien, il prit

son parti, et recommença l'ouvrage. Au bout d'une demi-heure il avait fini, et Louise, après avoir de nouveau vérifié ce qu'il avait fait, lui donna son déjeûner.

Le maître d'école se mit aussi à déjeûner avec sa famille. Après le déjeûner, Mathieu dit à Joseph : comme tu as bien travaillé, prends ton petit panier, et viens avec moi. Joseph le suivit dans la cour. Mathieu siffla, aussitôt quelques tourterelles accoururent. Joseph leur donna le triage qui était dans son panier. Les tourterelles le mangèrent, se mirent à roucouler et à se becqueter entr'elles, ce qui fit beaucoup de plaisir à Joseph.

Mathieu fut content d'avoir trouvé le moyen de procurer quelque plaisir à Joseph. Sois sage, lui dit il, obéis à ta mère, travaille bien, et peut-être un jour te donnera-t-elle des tourterelles. Joseph, à ces paroles, s'épanouit de joie, et accompagna ensuite

Mathieu, qui alla voir ses amis. Pendant toute la journée, l'enfant se conduisit de manière qu'on n'eut qu'à s'en louer ; ainsi fut remplie pour Joseph la première journée qu'il passa chez Lichtenstein.

CHAPITRE XII.

Histoire de Pierre.

Mon enfant, dit le lendemain à Joseph le vieux Lichtenstein, il est tems que nous fassions connaissance ensemble. D'où es-tu ?

Joseph. — De la Bohême.

Lichtenstein. — C'est un grand pays. Dans quelle ville ou village es-tu né ?

Joseph. — Je ne le sais pas.

Lichtenstein. — Hum!... raconte-moi quelque chose ; ensuite je te raconterai une histoire à mon tour.

Joseph. — Je ne sais rien.

Lichtenstein. — Bah! comment ta mère ne t'aurait jamais rien raconté ?

Joseph. — Au contraire, quand mon père était sorti, et que nous logions chez les paysans, elle me racontait quelquefois des petites histoires ;

je m'en rappelle une ; voulez-vous l'entendre ?

Lichtenstein. — Oui, certes.

Joseph. — Il y avait une fois un jeune homme, nommé Pierre qui avait reçu des coups de son père.

Lichtenstein. — Des coups ! et pourquoi ?

Joseph. — Je ne le sais pas ; je crois qu'il ne voulait pas travailler.

Lichtenstein. — Ah ! il ne le voulait pas ! Et qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Joseph. — Il s'enfuit de la maison paternelle, courut bien loin, et ne s'arrêta qu'à une grande rivière.

Lichtenstein.—Que voulait-il faire ?

Joseph. — Il ne le savait pas trop lui-même ; il se mit à pleurer pitoyablement. Une dame qui vint à passer dans cet endroit, entendit ses cris, et s'approcha de lui pour en connaître le sujet. Pourquoi pleures-tu, lui dit-elle. Hélas ! dit Pierre, mon père m'a frappé parce que je n'ai pas assez

travaillé. La femme lui promit son secours, et l'engagea à la suivre. Pierre suivit la dame, qui demeurait dans un très-beau château; là, aussitôt qu'il fut arrivé, elle ordonna qu'on lui remit autant d'or qu'il put en porter, lui disant que quand il n'en aurait plus, elle lui en ferait avoir d'autre. Pierre prit son or, remercia la dame et s'en alla.

Ici Lichtenstein interrompit Joseph en lui disant : Je pense bien qu'il courut vers son père ; du moins, c'est ce que j'aurais fait à sa place.

Joseph. — Pierre n'en agit pas ainsi ; il courut à la ville y dépenser son or ; il alla dans une auberge, et se fit très-bien servir ; il acheta aussi de beaux habits et des bijoux ; il mena cette vie pendant quelque tems, et, dès qu'il s'apercevait que l'argent allait lui manquer, il s'adressait à la la dame, qui lui en accordait toujours. Il lui vint ensuite la fantaisie de voya-

ger dans les pays étrangers : il parcourut beaucoup de contrées, achetant tout ce qu'il trouvait de beau, et s'arrêta enfin dans une belle et grande ville, où il résolut de fixer sa résidence; il y loua un château magnifique; acheta des meubles superbes et des équipages; prit beaucoup de gens à son service, et vécut comme un seigneur.

Comme l'endroit qu'il habitait lui plut beaucoup, il prit la résolution de ne jamais le quitter, et se maria bientôt après avec une demoiselle belle et riche, dont la famille habitait cette même ville. Ainsi, Pierre vivait dans l'abondance, et il ne tarda point à oublier son père.

CHAPITRE XIII.

Suite de l'Histoire de Pierre.

Eh bien, dit Lichtenstein, qu'est-ce qui arriva ensuite?

Joseph. — Je ne sais pas.

Lichtenstein.—Ta mère ne t'a donc raconté que la moitié de l'histoire. Si tu veux je te raconterai l'autre moitié, car je connais aussi cette aventure.

Joseph. — Très-volontiers.

Lichtenstein. — Pierre continua à mener une vie fort heureuse ; il n'y avait aucun divertissement qu'il ne se procurât ; il eut les plus belles voitures, les plus beaux chevaux, et tous les jours il allait étaler ce luxe dans les promenades.

Joseph. — Voyez donc! ma mère ne m'a jamais rien dit de tout cela. Continuez, je vous prie.

Lichtenstein.—Pierre, malgré, tant de prospérité, n'était pas heureux; il ne pouvait plus dormir; il passa souvent des nuits à s'agiter péniblement dans son lit somptueux, et quand enfin il s'endormit, il eût des songes effrayans. Tantôt il lui semblait que la dame qui lui avait procuré ses richesses, venait pour les lui reprendre; tantôt il succombait à d'autres malheurs. Alors il s'éveillait en sursaut, sonnait, et grondait ses domestiques : Mon lit est mal fait, leur disait-il ; c'est vous, maladroits, qui êtes cause de mon insomnie. Un jour, car cette scène se répétait souvent, un de ses domestiques lui répondit : Mais, Monsieur, vous m'accusez à tort; si vous ne dormez pas, c'est que vous ne travaillez pas; c'est que vous vous surchargez l'estomac de trop de nourriture ; voyez les pauvres, ils n'ont pas de lits comme vous, et cependant ils dorment beaucoup mieux. Alors Pierre

se fâcha, et maltraita ce domestique.

Joseph. — N'avait-il pas raison?

Lichtenstein. —Bientôt Pierre ne put digérer qu'avec difficulté, et à peine pouvait-il prendre quelque nourriture.

Joseph. — Ses cuisiniers n'auront pas eu soin de sa cuisine.

Lichtenstein. — Il crut effectivement qu'ils étaient coupables de son manque d'appétit. Il s'emporta contre eux ; mais tout cela ne servit à rien. A peine avait-il goûté des meilleurs mets, que le dégoût se faisait sentir. Il fit venir un cuisinier de Paris, mais il n'en fut pas plus avancé. Un jour, comme il se promenait dans son jardin, il vit un des ouvriers qui mangeait son pain avec grand appétit. Ce misérable, se dit-il, mange avec plaisir, tandis que moi, qui suis riche, je suis privé de ce bonheur. Il courut vers le jardinier, et l'ayant fortement secoué, il lui fit tomber son repas

par terre. Comment! dit-il, tu mangeras donc toute la journée?

Joseph. — Oh! ce n'était pas bien.

Lichtenstein. — Certainement, c'était très-mal de sa part. Mais Pierre ne se fit aucun scrupule de faire du mal à un pauvre journalier, car il pensait qu'un homme aussi malheureux valait moins que lui.

Cependant Pierre devint de jour en jour plus malade; il fit venir un médecin, et lui fit les promesses les plus magnifiques, s'il parvenait à rétablir sa santé. Je ferai ce que je pourrai, dit le médecin, mais il faut absolument changer votre manière de vivre. Il faut vous contenter de lait et d'eau, au lieu des mets succulens et des boissons échauffantes que vous prenez; ce n'est que de cette manière que je pourrai peut-être rétablir votre santé: car, ajouta le médecin, il paraît que depuis votre première jeunesse, vous vous êtes accoutumé à une vie molle,

et que vous avez fui le travail, qui seul donne des forces et conserve la santé. Pierre, impatienté de ce discours du médecin, le renvoya brusquement, et méprisa ses conseils.

A quoi me servent donc mes richesses, répétait Pierre, si je ne puis manger et boire ce que je veux. Il fit chercher un autre médecin. Celui-ci, plus intéressé que le premier, et non moins pénétrant, profita de l'état dans lequel se trouvait Pierre, pour le tromper. Il se fit d'abord compter une grosse somme, comme prix d'une potion, qu'il disait être fort chère ; mais au lieu de s'occuper de la guérison de Pierre, il partit pour un autre pays. Pierre consulta encore plusieurs médecins, mais aussi inutilement. Bientôt il tomba dans un tel état, qu'à peine pouvait-il compter de l'argent, tant ses doigts étaient enflés ; mais il en comptait cependant, car c'était là le seul plai-

sir qui lui restait encore ; plaisir qui n'empêchait pas les maux physiques de faire des progrès et de tourmenter Pierre par les plus affreuses angoisses. Ce n'est point avec de l'or que l'on achète la santé , c'est avec une bonne conduite qu'on se la procure , et qu'on la conserve. Pierre devait donc tomber malade , puisque la santé s'acquiert par le travail et la sobriété , et que Pierre était intempérant et paresseux.

CHAPITRE XIV.

Fin de L'Histoire de Pierre.

Pierre avait à son service un certain Conrad, homme rusé et intéressé. D'où peuvent venir à mon maître d'aussi grandes richesses, se demandait Conrad? il faut qu'il ait un trésor inépuisable.

Un jour, Pierre lui ordonna de faire un travail dans une pièce voisine de celle où il se trouvait. Le domestique le fit, et son maître s'enferma pour être seul. Conrad, curieux de savoir ce qu'il pouvait faire seul, regarda par le trou de la serrure, et le vit qui arrangeait des sacs énormes, remplis d'or. Il remarqua l'endroit où son maître les serra, et un jour, comme il était seul au château, il s'empara de tous les sacs, et disparut.

Pierre ne s'aperçut que ses richesses avaient été dérobées, que quelques jours après le départ de Conrad, qui avait annoncé en partant qu'il allait passer quelque tems auprès de ses parens. Il visita son trésor, mais quel fut son effroi en ne retrouvant plus que les sacs vides, en reconnaissant que tout son or lui avait été enlevé. Il vit alors, mais trop tard, la perfidie de Conrad, qui, pendant ce tems, avait trouvé le moyen de passer en pays étranger. Pierre fut au désespoir; d'autant plus qu'il était accoutumé à dépenser beaucoup, et que maintenant il se voyait ruiné; il devint triste et insupportable pour ceux qui dépendaient de lui.

Joseph. — Ma foi, ce Pierre ne me plaît plus.

Lichtenstein. — Mon enfant, il y a long-tems qu'il ne me plaît pas; enfin, il en vint au point d'être forcé d'abandonner tout ce qu'il possédait,

car ses créanciers, qu'il ne pouvait payer, s'en emparèrent, et il fut obligé de se déguiser en mendiant pour n'être pas reconnu. Il fut plus misérable même qu'un mendiant, qui au moins a de bonnes jambes, car, amolli par la richesse, et accoutumé d'aller en voiture, il ne pouvait plus marcher ; il put à peine faire une demi-lieue en trois heures. Heureusement il rencontra un paysan qui le laissa monter dans sa voiture, et le conduisit jusqu'à une auberge, où Pierre s'arrêta. Le soir, comme il n'y avait pas de lit dans cet endroit, Pierre fut obligé de se coucher sur la paille. Il ne dormit pas plus qu'il n'avait autrefois dormi sur l'édredon ; il réfléchit au parti qu'il avait à prendre pour recouvrer son ancienne opulence, et il lui vint dans l'idée de retourner vers la dame qui l'avait secouru autrefois.

Joseph. — Il avait raison ; c'est ce

qu'il pouvait faire de mieux, et ce qu'il aurait dû faire déjà.

Lichtenstein. — Arrivé à l'endroit où il espérait trouver la fin de ses misères, il s'adressa à son ancienne protectrice. Celle-ci, étonnée de le voir dans un état aussi pitoyable, lui en demanda la raison; il raconta ce qui lui était arrivé, et la pria de lui accorder encore une fois son secours. La dame, après l'avoir écouté attentivement, lui dit : J'ai voulu vous mettre en état de n'avoir pas besoin de faire de gros travaux, mais je n'ai pas prétendu faire de vous un paresseux; vous vous êtes montré indigne de mes bienfaits, par la manière dont vous vous en êtes servi. La paresse ne trouve point de pitié! Pendant votre prospérité, qu'avez-vous fait pour mériter d'être secouru; vous pouviez avec vos richesses, sécher les pleurs des malheureux, et vous n'avez fait qu'étaler un luxe insolent, et dépenser votre

argent en futilités. A quoi vous a servi le secours que je vous ai accordé ? A perdre votre santé, et à tyranniser ceux qui dépendaient de vous, car j'ai appris tout ce que vous avez fait ; vous êtes digne de votre sort ; retirez-vous de ma présence. Pierre, honteux et confus, regretta de n'avoir pas été plus raisonnable ; il se retira, et après avoir traîné une triste existence pendant quelques mois, il finit par mourir de chagrin. Telle fut la fin d'un homme, qui, après avoir pris le travail en horreur, fut assez imprudent pour compter sur la stabilité des richesses ; il mourut à la fleur de l'âge, après avoir vécu dans la dissipation et la paresse.

Joseph. — J'ai pitié du malheureux Pierre, mais je ne voudrais pas lui ressembler. L'histoire est-elle finie ?

Lichtenstein. — Non ; il me reste à te parler du frère de Pierre, nommé Paul. Ta mère ne t'en a-t-elle jamais parlé ?

Joseph. — Non, mon père.

Lichtenstein. — L'histoire de Paul est plus intéressante que celle de son frère ; je te la raconterai une autre fois; aujourd'hui il est trop tard, couche-toi, et tâche, demain, de mériter encore mon amitié comme aujourd'hui. Bonsoir.

CHAPITRE XV.

Mathieu gouverneur de Joseph.

Lorsqu'il fut couché, Mathieu dit à son père : Je voudrais bien savoir ce que nous ferons de Joseph ? Un honnête homme, répondit le père. J'en ai grand espoir, reprit Lichtenstein ; mais il faut avoir de la patience, et ne pas se fâcher aussitôt qu'il commet une faute. Il faut vous souvenir, mon père, en quel état il est entré chez nous. Comme moi, soyez indulgent pour lui, et Joseph réussira, je vous en réponds. Eh bien ! Mathieu, sois son gouverneur ; apprends-lui tout ce qu'il doit faire, et surtout à me contenter, et même à prévenir mes désirs. Tâche de lui faire comprendre en même tems combien son sort est doux, combien il est heureux de nous

avoir rencontrés, et quel malheur ce serait pour lui si nous le repoussions. Mais n'oublie pas qu'il est encore peu sensible à ce bonheur qui résulte de l'accomplissement de nos devoirs ; il faut d'abord lui faire comprendre en quoi consiste ce bonheur. C'est le point où il faut l'amener, et ensuite ta tâche sera facile.

Et toi, ma Louise, continua le père, en s'adressant à la mère adoptive de Joseph, il ne faut jamais le laisser sans occupation. Quand la tâche que tu lui auras donnée sera bien faite, témoigne lui en ta satisfaction ; car un enfant dont le cœur est bon, se sent encouragé par le cas qu'il voit faire de sa bonne conduite, et, loué une fois, il cherche à mériter de nouveau l'approbation de ses supérieurs. Pour moi, je vous laisserai agir, et, au lieu de lui faire des exhortations, je lui raconterai des histoires : celles-ci manquent rarement leur but : on ins-

truit avec d'autant plus de succès, que l'on amuse, et les jeunes cœurs, si avides d'apprendre, et si portés à imiter les bons exemples de ceux auxquels ils s'intéressent, se façonnent, comme d'eux-mêmes à la pratique de toutes les vertus. Lorsqu'il commencera à réfléchir et à prendre confiance en nous, nous pourrons changer de manière d'être envers lui. Bonne nuit, mes chers enfans; à demain. Mathieu, c'est demain que tu rempliras tes fonctions de gouverneur auprès de Joseph.

En effet, dès le lendemain Mathieu commença sa nouvelle charge, et Lichtenstein s'étant mis à la fenêtre, en vit les effets. Joseph était occupé à différens petits ouvrages. Vois-tu, Louise, dit-il à sa sœur, vois-tu notre Joseph, il nous causera encore de grandes satisfactions par sa conduite. Je l'aimerai comme mon enfant, reprit celle-ci, s'il suit exactement les leçons de mon frère.

Lichtenstein voulait continuer à parler, mais Joseph qui entra l'en empêcha ; il s'approcha de Lichtenstein, pour lui dire bonjour ; puis il salua également Louise, et lui demanda ses ordres.

Bonjour, répondit Louise ; tu as déjà travaillé ?

Oui, ma mère, reprit l'enfant. Louise l'embrassa, et Joseph en parut satisfait Elle lui donna quelques petits ouvrages à faire, et il s'en acquitta très-bien ; alors elle lui servit à déjeûner, et il n'attendit pas pour la remercier, qu'on l'en avertît. Son gouverneur fit ensuite un tour de promenade avec lui dans le jardin ; les arbres, chargés de fruits, qui appartenaient à Mathieu, attirèrent l'attention de Joseph. Après les avoir considérés quelques instans, il prit un bâton pour en abattre des fruits.

Joseph ! lui dit son gouverneur, que veux-tu faire ?

Joseph. — Cueillir des prunes.

Le Gouverneur. — Tu seras donc toujours un étourdi ! A qui donc appartiennent ces arbres?

Joseph. — Je ne le sais pas.

Le Gouverneur. — Eh bien! puisque tu ne le sais pas, comment oses-tu en abattre des prunes? Prendre des fruits d'un arbre qui appartient à un autre, est un vol. Tâche d'avoir des arbres, et tu pourras en cueillir les fruits.

Joseph. — Mais qui me procurera des arbres ?

Le Gouverneur. — Celui qui me les a procurés : le travail. Ces arbres, je les ai plantés dans mon enfance ; j'en ai toujours eu grand soin, et je suis, comme tu le vois, bien récompensé de ma peine.

Joseph jeta loin de lui le bâton dont il s'était emparé, et se comporta si bien le reste de la journée, que le père Lichtenstein lui

fit le plaisir de lui raconter, après le souper, l'histoire du frère de Pierre.

Cette seconde histoire devait être toute différente de l'autre, et comme les aventures de Pierre avaient offert à l'esprit de Joseph le tableau d'une mauvaise conduite, et la punition qui en est la suite inévitable, celles de Paul allaient, en revanche, lui mettre sous les yeux tout le bonheur que l'on obtient par une conduite sage et vertueuse.

CHAPITRE XVI.

Histoire de Paul.

PENDANT que Pierre faisait des folies, Paul travaillait avec son père. Il avait entendu parler des richesses de son frère, et témoigna un jour, devant son père, le désir d'en avoir autant. Qu'en veux-tu faire, lui demanda son père? — J'en désire pour n'avoir plus besoin de travailler. — Comment, Paul, tu ne voudrais plus travailler; mais, mon cher enfant, le travail fait le bonheur de l'homme. Par le travail on conserve la santé, on évite l'ennui, on mange avec appétit, et, après la fatigue, le sommeil est plus doux. Les paresseux n'ont pas ces jouissances. Crois-m'en, n'envie pas leur sort, il est affreux. Tu as vu des provisions que nous avons faites pour

l'hiver, sans le travail je ne les aurais cependant pas. Le père, après ce peu de mots, s'éloigna, mais il revint bientôt, et donna à son fils une bêche et un rateau. Voici, mon fils, ce qu'il te faut; travaille, c'est le moyen de rester honnête homme, et l'honnête homme est toujours heureux.

Paul suivit ce conseil; il reconnut que son père avait raison de dire que le véritable moyen de devenir heureux est de travailler. Tandis que son frère était à une table chargée de mets, dont il ne pouvait souvent pas goûter, Paul mangeait avec plaisir ce qu'il avait gagné à la sueur de son front; pendant que Pierre, couché sur l'édredon, ne pouvait reposer, Paul dormait tranquillement. Il n'avait pas à la vérité des monceaux d'or, mais qu'en avait-il à faire! Il trouva, par ses épargnes, le moyen de faire l'acquisition d'un arpent de terre; il y planta des arbres qui portèrent des fruits délicieux.

Joseph. — Oh! des fruits!

Lichtenstein. — Oui, d'excellens fruits, qu'il ne cueillit jamais sans un sentiment profond de reconnaissance envers son père ; il lui porta souvent de ses fruits, en lui disant : O, mon mon père, acceptez-les, je les dois à vos conseils! sans vous, je ne les aurais jamais eus! je vous prie d'accepter ce que vous offre de si bon cœur votre fils, et ce qu'il doit aux bons conseils que vous lui avez donnés.

Il arriva un jour que quelqu'un s'avisa de lui dérober sa bêche et son rateau, il en fut d'abord bien triste, mais il s'en consola facilement, acheta d'autres instrumens, et continua son travail ; cela arriva vers le même tems où le domestique de Pierre s'empara de la fortune de son maître. Tu penses bien, Joseph, que Pierre dut être plus inconsolable de sa perte, que Paul de la sienne, car Pierre ne pouvait pas la réparer, tandis que

Paul trouva toujours des ressources dans ses forces et dans son activité.

Paul était aimé de tous ceux qui le connaissaient, et surtout d'une jeune villageoise, nommée Christine. Elle était belle, vertueuse et active. Ces jeunes gens s'aimaient depuis quelque tems, lorsqu'enfin Paul demanda Christine en mariage. Il obtint facilement le consentement des parens de son amie. Les parens de Paul furent très-contens d'avoir une bru aussi vertueuse, aussi laborieuse, et ceux de Christine le furent également d'avoir un si bon gendre. Ils firent une très-belle noce, et, à la même époque où Pierre finit sa triste existence, Paul se maria avec Christine.

Paul vécut long-tems et toujours content, toujours heureux. Voici plusieurs années qu'il est mort, et ses amis en conservent encore le plus tendre souvenir.

Joseph soupira profondément, et le

vieillard le conduisit à sa couche sans ajouter aucune réflexion à l'histoire qu'il venait de raconter.

C'est ainsi que le père Lichtenstein trouvait toujours le moyen de prêcher d'exemple, et mettait à profit jusqu'aux momens de récréation qu'il accordait à l'élève de Mathieu.

CHAPITRE XVII.

Joseph change à son avantage, et sa conduite le fait aimer de Lichtenstein.

Le lendemain, Mathieu dit à Joseph : Eh bien! à qui voudrais-tu ressembler? à Pierre ou à Paul?

Joseph. — A Paul. Pourrais-je avoir des instrumens comme lui ?

Mathieu. — Peut-être; si tu prie ta mère Louise, elle pourra t'en donner.

Joseph courut aussitôt vers Louise, et l'ayant embrassée, il lui dit : Voulez-vous me donner des intrumens comme ceux qu'avait Paul ?

Louise. — Pourquoi faire ?

Joseph. — Pour cultiver un jardin.

Louise. — Mais sais-tu aussi comment il faut s'y prendre ?

Joseph. — Mathieu aura la bonté de me le montrer.

Louise. — Nous verrons. Commence d'abord par être bien sage, bien obéissant, et nous pourrons remplir ton désir.

Joseph. — Oh! vous serez tous contens de moi.

Il tint parole. Il s'acquitta parfaitement bien des petites commissions qu'on lui donna; il fit bien son devoir, se tint proprement, témoigna sa reconnaissance pour chaque bienfait qu'il reçut de ses nouveaux parens; enfin, il acquit tous les jours quelque qualité nouvelle, ou se corrigea d'un défaut. Croyant avoir mérité une récompense, il demanda souvent: Aurai-je bientôt des instrumens pour travailler?

Au bout de quinze jours environ, le maître d'école entra dans sa chambre, une petite bèche et un petit rateau à la main. Tu le vois, Joseph,

lui dit-il en l'abordant, je t'apporte ce que tu désires ; c'est ainsi que je récompense ton amour pour le travail : prie Mathieu de te donner quelques leçons de jardinage.

Maintenant, s'écria Joseph, après avoir remercié le vieillard, je me ferai un jardin, j'y planterai des arbres, et quand j'aurai des fruits, je vous en apporterai les plus beaux, ainsi qu'à ma mère et à mon gouverneur. Ce dernier lui montra ensuite à cultiver la terre ; au commencement il éprouva des difficultés, mais peu à peu il devint plus habile, et souvent il demanda quand il pourrait planter des arbres. Pas encore, lui répondait Mathieu, il faut avoir de la patience ; avant de songer à planter des arbres, il faut savoir travailler la terre ; c'est ainsi que Paul a commencé, et il n'a planté des arbres, qu'après s'être exercé à labourer.

CHAPITRE XVIII.

Mathieu lui enseigne à lire. — Joseph reçoit un billet de Frédérique.

Le père Lichtenstein voyant que son fils s'acquittait si bien de ses fonctions de gouverneur, Mathieu, lui dit-il, voudrais-tu devenir maître d'école ?

Mathieu. — Oui, mon père, mais je craindrais que les enfans ne se moquassent de ma jambe de bois.

Le Père. — Il n'est malheureusement que trop vrai que la jeunesse est souvent assez inconsidérée pour se moquer des défauts physiques de ses maîtres ; mais, si un maître d'école agit bien envers ses élèves, ses élèves le respecteront toujours, eût-il même deux jambes de bois. Il n'y a que le maître qui n'aime pas ses élèves, qui

ne leur inspire ni amour ni respect pour lui, et alors, eût-il même ses deux jambes, il n'obtiendrait pas plus de considération de la part de ses élèves; mais je ne crains rien de semblable pour toi. Avant ton départ pour l'armée, tu m'as souvent fort bien remplacé dans mes fonctions, tu pourrais donc dès aujourd'hui partager mes travaux, afin de me remplacer tout-à-fait quand je ne serai plus.

Mathieu. — Que ne ferais-je pas, mon père, pour vous soulager!

Le Père. — Eh bien! fais-en l'essai dès aujourd'hui; commence par montrer à Joseph l'A, B, C, et ensuite la lecture. Je veux faire venir quelques enfans du voisinage, pour assister à ces leçons.

Mathieu commença ses nouvelles fonctions dès l'après midi, à la grande satisfaction de son père. Mais Joseph s'y prit bien singulièrement : Ma-

thieu lui avait nommé, par exemple, la lettre D dix fois au moins, et cependant il n'avait pas encore pu la retenir. Pendant la leçon, le vieux Lichtenstein observa bien son fils, et au bout d'une demi-heure, il congédia les enfans. Joseph partit comme les autres, et s'en alla aussi ignorant qu'il était venu. Mon père, dit Mathieu, la leçon d'aujourd'hui me fait bien peu d'honneur.

Le Père. — Au contraire, beaucoup, mon fils.

Mathieu. — Vous ne parlez pas sérieusement, mon père ; je ne suis pas parvenu à faire entrer une seule lettre dans la tête de Joseph.

Le Père.—Voilà précisément ce qui t'a fait honneur : c'est de n'avoir pas perdu patience, malgré l'inutilité de tes efforts. Continue à te montrer aussi doux, et tu verras Joseph ne pas tarder à faire des progrès. Ensuite Lichtenstein donna encore beaucoup de

bons conseils à Mathieu. Ce dernier les suivit ponctuellement.

Le lendemain, comme Joseph travaillait au jardin, sous les yeux de Mathieu, un petit garçon accourut, remit un petit billet à Mathieu, et s'en alla bien vite. Mathieu vit le billet, et dit : C'est pour toi, Joseph.

Pour moi ! comment le savez-vous, reprit Joseph en rougissant?

Mathieu. — Parce qu'il est écrit dessus : *A Joseph.*

Joseph. — Que contient ce billet ?

Mathieu. — Je ne le sais pas.

Joseph. — Lisez-le donc, je vous en prie.

Mathieu. — Je ne l'ose pas ; il y est écrit : *Joseph doit lire lui-même.*

Joseph. — Mais je ne sais pas lire.

Mathieu. — Ce n'est pas ma faute.

Joseph pria instamment Mathieu de le lui lire, mais ce dernier s'y refusa. Joseph courut auprès du père Lichtenstein, de Louise, mais tous

lui répondirent qu'ils ne le pouvaient pas, puisqu'il y était écrit qu'il devait le lire lui-même. Louise lui conseilla de conserver ce billet jusqu'à ce qu'il sache lire. Joseph pleura et ne mangea presque pas à table, de regret de ne pas connaître le contenu du billet.

Vers le soir, il pria encore Mathieu de lui lire son billet. Après avoir fait beaucoup de difficultés, Mathieu décacheta enfin le billet, et lut ces mots :

Mon cher Joseph,

« Si tu veux dîner avec moi, tu me
» feras grand plaisir. Une saucisse et
» de la bonne bierre t'attendent ».

Ton amie, FRÉDÉRIQUE.

Oh! quelle est bonne, dit Joseph, permettez-vous que je coure chez elle?

Je le veux bien, dit Mathieu, mais tâche de revenir bientôt.

Joseph courut bien vîte chez Frédérique, mais il trouva la porte fermée ; il frappa, et personne n'ouvrit.

Un voisin lui apprit que Frédérique était dans son champ, près du village ; Joseph y court, et la trouve enfin.

Frédérique. — Si tard ! Pourquoi n'es-tu pas venu dîner ?

Joseph ne sait que répondre ; il se tait et baisse les yeux.

Frédérique. — Ne t'a-t-on pas remis un billet de ma part ?

Joseph. — Oui.

Frédérique.—Pourquoi donc, n'es-tu pas venu plutôt ?

Joseph. — Je ne sais pas lire.

Frédérique. — Tu ne sais pas lire, et tu as dix ans ; je ne l'aurais pas cru. A l'âge de huit ans, je savais déjà bien lire.

Joseph.—Mais qui me l'apprendra ?

Frédérique. — Prie Mathieu d'a-

voir cette bonté pour toi, il le fera peut-être.

Joseph. — Voulez-vous me donner ce que vous m'avez annoncé dans le billet ?

Frédérique. — Oh ! il est trop tard ; comme tu n'es pas venu à midi, j'ai pensé que tu ne t'en souciais pas. Si tu te conduis bien, je t'inviterai une autre fois.

Joseph s'en alla tristement, et raconta à Mathieu sa mésaventure, le priant en même tems de lui apprendre à lire.

C'est précisément, lui répondit Mathieu, ce que je te montre, en te faisant connaître l'alphabet ; c'est par là qu'il faut d'abord commencer. Depuis ce moment, Joseph devint plus attentif à la leçon, et, au bout de quelques jours, il connaissait ses lettres, et commençait même à épeler.

A présent, dit le père Lichtenstein à son fils, il faut accoutumer ton

élève à être moins distrait ; quand il va avec moi à la campagne, il n'observe que les fruits, et il est insensible pour tout le reste. Ce défaut d'attention lui est nuisible ; il faut qu'il s'exerce à observer ; alors il ne rentrera jamais d'une promenade, sans y avoir appris quelque chose. Mathieu sentit toute la justesse de cette observation, et dès le lendemain il conduisit Joseph dans le jardin, où il y avait encore quelques prunes à un arbre ; il les cueillit, et les lui donna.

Joseph demanda si on ne lui assignerait pas bientôt un petit endroit dans le jardin, pour le cultiver. Bientôt, répondit son maître ; mais il faut d'abord connaître les différens arbres, leurs propriétés, la forme de leurs feuilles ; et, pour se rendre plus intelligible, Mathieu ramassa plusieurs feuilles de divers arbres, mais qui étaient faciles à distinguer, les emporta à la maison, les étala sur la ta-

ble, les nomma par leurs noms, et lui fit remarquer leurs diverses formes. Ensuite il demanda à Joseph : quelle est cette feuille? Comment la reconnaît-on? Et Joseph s'y exerça avec tant de plaisir, qu'au bout d'un mois, il connut parfaitement les arbres et la forme de leurs feuilles. Le père Lichtenstein ne fut pas médiocrement satisfait de voir le maître si bien saisir ses idées, et l'élève faire de si rapides progrès.

———

CHAPITRE XIX.

Mathieu, maître d'école. — Joseph se conduit mal envers ses camarades. — Belle action de Joseph.

Le lundi suivant le père Lichtenstein ouvrit l'école, en disant aux élèves : Mes chers enfans! je vous présente un nouvel élève et un nouveau maître. Voici, continua-t-il, en faisant entrer Joseph, votre nouveau condisciple. Il n'a pas eu, comme vous, le bonheur de fréquenter une école dès sa première enfance ; il n'a ni père ni mère. S'il n'en sait pas encore autant que vous, et s'il a encore quelque défaut, il faut être indulgent à son égard ; me le promettez-vous, mes enfans ? Oui, répondirent-ils tous.

Ensuite Lichtenstein fit entrer Mathieu. Je vous présente, mon fils,

ajouta-t-il, il me remplacera souvent auprès de vous. Soldat jusqu'à présent, il a servi le roi et la patrie, comme il convient à un fidèle sujet. Il a obtenu une marque d'honneur; la voyez-vous cette marque d'honneur? C'est sa jambe de bois. Quand vous la regarderez, n'oubliez pas que c'est en combattant pour le roi et la patrie, qu'il l'a gagnée. Il tiendra souvent la classe pour moi; voulez-vous lui obéir comme vous m'avez toujours obéi? Nous le voulons bien, répondirent-ils tous.

Mathieu, après avoir assuré les enfans qu'il les aimerait, comme son père les avait aimés, commença aussitôt la classe. Les enfans furent attentifs et tranquilles, et si quelques-uns parurent distraits, un regard du nouveau maître leur imposa silence, et les rappela à leurs devoirs. Le père Lichtenstein fut ravi de voir son fils s'acquitter si bien de ses nouvelles

fonctions, et, à la fin de la classe, il lui dit : Mon fils, Dieu t'a destiné à cet emploi, tu en as toutes les qualités; sans ta jambe de bois cependant, tu n'y serais probablement pas : *Ce que Dieu fait est bien fait.*

Mathieu obtint du Consistoire l'autorisation de remplacer pour toujours son père, et alors il le pria de consentir à son mariage avec Frédérique ; ce que son père lui accorda volontiers. C'était pendant une belle soirée que Mathieu se présenta devant son père en tenant Frédérique par la main ; Lichtenstein était devant sa porte, et contemplait le ciel, parsemé d'étoiles, et la lune qui se levait en ce moment. J'accorde ta demande, mon fils, dit le vieillard; que celui qui gouverne ce vaste univers, qui fait mouvoir les astres et qui dirige tout par sa sagesse, que Dieu vous bénisse et vous donne la prospérité. Soyez vertueux, et il vous protégera dans tous les momens

de la vie. Lichtenstein fut très-content de cette union, car il connaissait combien Frédérique possédait de qualités.

Joseph cependant, donna beaucoup de chagrin à ses parens d'adoption; il ne se conduisait pas mal à la maison, mais c'était à l'école qu'il montrait combien il était encore peu sociable. Il avait toujours quelque sujet de dispute avec les autres élèves; tantôt il disait qu'on le poussait, qu'on le tirait par les cheveux, et, quand le maître examinait la chose de plus près, il se trouvait toujours que Joseph était l'agresseur. Il ne voulait rien supporter des autres, et il voulait que les autres supportassent tous ses défauts, tous ses caprices. Les caresses même que lui fesaient ses camarades, lui devenaient pénibles, et, loin d'en être reconnaissant, il les accusait toujours d'user envers lui de mauvais traitemens. Il avait l'habitude de leur

faire des niches, et de se donner ensuite un air réservé, comme s'il eût été incapable de troubler l'école. Par exemple, pendant la lecture il avait les yeux fixés sur son livre, ce qui n'empêchait pas que sous la table il ne pinçât son voisin, et quand celui-ci se plaignait, Joseph avait déjà retiré sa main. Ceux qui ne le connaissaient pas n'auraient pas cru possible qu'un enfant fût aussi méchant. Son maître lui en fit souvent des reproches, mais qui furent à-peu-près perdus pour Joseph, qui n'avait encore aucune idée du juste et de l'injuste.

Le maître fut obligé de le séparer des autres élèves, en lui disant : Puisque tu ne peux vivre avec tes camarades, reste donc tout seul. Joseph alors leur fit la grimace, lui qui se plaignait quand les autres lui en faisaient autant.

Mathieu se vit donc forcé d'avoir recours à un autre moyen pour le

corriger ; le lendemain, lorsque Joseph demanda son déjeûner, Mathieu s'en empara. Tu n'en es pas digne, lui dit-il, je vais le garder, en attendant que tu le mérites ; et, si à la fin de la classe, personne ne se plaint de toi, tu l'auras ! Ce moyen réussit pendant quelques jours ; ensuite Joseph recommença. Il ne se conduisait bien que jusqu'à la fin de la classe du matin ; aussitôt après avoir obtenu son déjeûner, il recommençait. Enfin, ce que le maître avait prévu arriva : tous les enfans furent irrités contre Joseph, et le trouvant un jour seul à la campagne, ils le maltraitèrent horriblement. Joseph courut à la maison se plaindre ; mais il ne fut point écouté, personne n'eut pitié de lui. « Tu n'as que ce que tu mérites, tu seras encore plus malheureux si tu ne changes pas, et si tu restes toujours en guerre avec tes camarades. » Voici les phrases avec lesquelles on l'accueillait.

Cependant, ceux qui avaient maltraité Joseph, furent punis, car on ne doit jamais se faire justice soi-même ; mais Joseph n'eut pas connaissance de cette punition. Il fut exclu de leurs divertissemens, et quand les autres s'amusaient, il était obligé de rester seul, ou de voir de loin leurs jeux et leurs plaisirs. Cet état d'isolement, cette séparation honteuse pour Joseph, finit par le faire réfléchir. Il perdit insensiblement son caractère sournois; devint complaisant, indulgent même, et obtint enfin la permission de se mêler à ses condisciples et de prendre part à leurs récréations.

Un jour Mathieu dit à son père : Joseph m'a causé aujourd'hui une très-grande joie; l'enfant de notre voisine pleurait, il le vit, lui demanda le sujet de ses larmes, et ayant appris qu'il pleurait de faim, parce que sa mère ne pouvait rien lui donner, il

s'est privé de son déjeûner, et l'a remis tout entier entre les mains du pauvre enfant.

Lichtenstein. — Joseph a fait cela!

Mathieu. — Oui, mon père.

Lichtenstein. — Que Dieu en soit loué! Joseph commence à devenir sensible, maintenant nous pouvons le traiter d'une autre manière que nous l'avons fait jusqu'à présent. Que lui as-tu dit, quand tu l'as vu?

Rien, mon père, reprit Mathieu, j'ai fait semblant de ne rien voir.

Lichtenstein. — Tu as bien fait; si tu l'en avais loué, tu aurais pu le gâter; il aurait fait plus souvent la même action, non pas par bienfaisance, mais pour en obtenir des éloges, et nos actions les plus belles, si nous ne les faisons que par des motifs intéressés, ne sont plus de bonnes actions.

CHAPITRE XX.

Noce de Mathieu. — Bienfaisance de Lichtenstein.

Apres six semaines de fiançailles, Mathieu épousa Frédérique. Quelques jours avant la noce, Lichtenstein se rendit chez le père de Frédérique, pour se concerter avec lui sur la manière de célébrer la noce. Birnbaum, père de la fiancée, lui montra par écrit tout ce qu'il se proposait d'acheter pour faire un bon repas. Lichtenstein lut cette note, et quand il eut fini, est-ce tout, demanda-t-il à Birnbaum ?

Birnbaum. — Je crois que c'est à peu près tout.

Lichtenstein. — Et moi, je crois que c'est beaucoup trop. Nous voulons nous réjouir, mais il faut, dans un

pareil jour, penser aussi qu'il y a des malheureux.

Birnbaum. — Ils doivent avoir leur part.

Lichtenstein. — C'est bien; mais il nous faut faire davantage; nous avons une voisine qui a beaucoup d'enfans et qui est bien malheureuse; il ne suffit pas de faire manger le pauvre pendant un jour.

Birnbaum. — Et que puis-je faire de plus?

Lichtenstein. — Mon cher, tu as été chez moi à l'école, tu me permettras de te donner encore de tems à autre quelque bon conseil.

Birnbaum. — Très-volontiers.

Lichtenstein. — Quand il y a des malheureux dans une commune, il est du devoir de tous ceux qui la composent de contribuer, par tous leurs moyens, à rendre l'existence de ces infortunés plus supportable; dans une fête surtout l'on doit penser à

son voisin qui est dans le besoin. Cette pauvre femme est si malheureuse, qu'il est à craindre qu'elle ne succombe bientôt ; tâchons de prévenir cette fin déplorable. Il te sera bien doux d'avoir sauvé toute une famille, le jour qui doit faire le bonheur des tiens.

Birnbaum. — Je suis curieux de savoir comment je puis m'y prendre.

Lichtenstein. — Rien de plus facile. (*En lisant la note*). Douze poules et six coqs ; huit poules et quatre coqs suffisent. Et, réduisant le reste à proportion, tes convives auront de même de quoi manger et se réjouir, et tu pourras, avec le superflu, arracher au malheur une pauvre veuve et sa famille ; crois-moi, sa bénédiction sera le plus beau cadeau de noce que nous pourrons faire aux nouveaux mariés.

Birnbaum. — Cher Lichtenstein, tu es toujours le même ; tout sera fait selon ton désir.

Lichtenstein. — Le ciel t'en bénira.

La veille de la noce, Birnbaum se rendit avec toute sa famille chez la voisine; Louise, Joseph et quelques amis l'y accompagnèrent. La pauvre femme était à travailler à la lueur d'une petite lampe ; elle recommandait à ses enfans la confiance en Dieu et les exhortait au travail, quand tout-à-coup on frappa à sa porte. Elle ouvrit, et fut tout étonnée de voir entrer autant de monde, et que chacun lui apportât quelque chose. L'un lui offrit de la farine, l'autre des poules; plusieurs lui amenaient des moutons, des porcs...

Ah ! Dieu, que de bonté, s'écria la veuve ! c'est tout ce qu'elle put dire ; les enfans ouvrirent de grands yeux ; mais à peine cette famille fut-elle revenue de sa surprise, que ceux qui avaient apporté ces bienfaits étaient disparus.

Les enfans firent alors beaucoup

de questions à leur mère. Mes enfans, leur dit-elle , remerciez Dieu qui a eu pitié de nous ; maintenant couchez-vous ; ce qu'ils firent : pour elle , elle passa cette nuit sans dormir ; elle pensa avec reconnaissance à la bonté de ses voisins , et en rendit grâce à Dieu ; elle songea aussi au moyen de tirer le meilleur parti possible de ce que la générosité lui avait procuré.

CHAPITRE XXI.

Joseph sait lire.

Le jour de la noce, Joseph voyant tout le monde occupé dans la maison, attendait l'ordre de se préparer également pour la fête ; comme on ne lui dit rien, il se mit tristement à une table ; là il aperçut une lettre ; il y vit écrit en gros caractères : *A Joseph.* Ah! s'écria-t-il, voici une lettre pour moi ; il l'ouvre aussitôt, et lit ces mots :

Mon cher Joseph,

« Tu sais que je me marie aujour-
» d'hui ; je te prie d'assister à cette
» fête et au repas ».

Ton amie, FRÉDÉRIQUE.

Quel fut le contentement de Joseph! Il lut ce billet à Louise, et lui

demanda la permission de se rendre à l'invitation qu'il portait. Comme on le pense bien, il obtint aisément cette permission.

Quand les nouveaux époux sortirent de l'église, la pauvre veuve vint au-devant d'eux, et leur dit : Vous avez reçu la bénédiction du prêtre, recevez aussi celle d'une pauvre veuve, dont vous avez seché les pleurs. Que Dieu vous accorde toutes les prospérités que je vous souhaite.

Le repas fut très-gai, et c'est Lichtenstein qui fit les frais de la conversation, par ses saillies et ses bons mots. A la fin du dîner, il fit la proposition de planter des noyers avec les noix qu'on venait de servir, afin, dit-il, que nos neveux puissent encore se reposer à l'ombre de ce petit bois, et conserver un souvenir de la solennité de ce jour; cette proposition fut bien accueillie, et aussitôt toute la société se mit en marche vers

un endroit propre à cette entreprise; Birnbaum dirigea les travaux, qui réussirent à merveille; dans peu d'années on vit croître des noyers dans cet endroit, qui s'appelle encore aujourd'hui le bosquet de Lichtenstein.

CHAPITRE XXII.

Joseph est avide d'apprendre. — Il est puni pour avoir menti.

Joseph ne put comprendre comment des noix allaient produire des arbres; et le lendemain, quand il vit Lichtenstein : Est-ce qu'il y a des arbres dans les noix? Certainement, répondit Lichtenstein. Mais je ne les vois pas, dit Joseph. — C'est parce qu'ils sont encore trop petits; ils se développent dans la terre par les sucs nourriciers qu'ils attirent; ils paraissent au-dessus du sol et ils deviennent grands. Il en est de même des poiriers et des pommiers; ils viennent des pepins de poires et de pommes.

Joseph trouva cela très-singulier, et, comme en ce moment il avait une pomme, il la découpa, et ramassa soi-

gneusement les pepins dans un papier.

Que fais-tu donc, lui demanda Lichtenstein? Je veux planter ces graines, répondit Joseph, pour en avoir des pommiers. Ce n'est pas mal, reprit Lichtenstein, qui se disait à lui-même : c'est une nouvelle preuve que Joseph commence à devenir un homme. L'animal ne connaît que le moment présent, mais l'homme songe à l'avenir; l'animal consomme, et l'homme cherche à produire.

Joseph, dès ce moment, ramassa toutes les graines, et il aurait même conservé celles des fruits secs, si on ne lui avait dit que celles-ci ne peuvent plus servir à cet effet, le germe qu'elles contiennent étant desséché.

Au commencement du printems, Joseph obtint de Lichtenstein un endroit dans le jardin, pour y planter ses arbres, et Mathieu, dans cette occasion, lui donna les instructions né-

cessaires. Ce jour fut une fête pour Joseph et pour toute la famille. Pendant que tout le monde était sorti, Louise était restée seule à la maison. Lichtenstein, à son retour, la trouva dans une joie extrême ; elle venait de recevoir une lettre de son mari ; il avait également envoyé de l'argent ; il recommandait beaucoup Joseph dans cette lettre. J'ai tué son père, marquait-il à Louise, je dois lui en tenir lieu. Il envoyait aussi à sa femme la montre qu'il avait ôtée au père de Joseph, pour être remise à ce dernier lorsqu'il serait grand. Enfin, il terminait en exhortant sa femme à la patience. Si je n'ai pas le bonheur de te revoir, il faut t'en consoler, car : *Ce que Dieu fait est bien fait.*

Lichtenstein, après avoir lu la lettre, prit la montre, dans laquelle il y avait le portrait d'une belle femme ; Joseph, dit-il ne doit rien savoir encore de cette montre ; nous la lui

donnerons quand il sera grand et raisonnable.

Louise acheta, avec l'argent que son mari lui avait envoyé, un terrain près du jardin de son père, et Joseph aida sa bienfaitrice à défricher cette terre.

Depuis ce tems, Joseph se conduisit de manière à satisfaire ses nouveaux parens; il commit de tems à autre encore quelque imprudence, mais ses fautes devenaient tous les jours moins fréquentes. Ce qui attira le plus de plaintes contre Joseph, ce fut sa maladresse, ou plutôt son étourderie, qui pendant long-tems lui fit casser tout ce qu'il touchait : ni verres, ni assiettes, rien n'était en sûreté, dès qu'il y portait la main. Louise le grondait lorsque ces accidens arrivaient.

Que fit-il un jour pour s'épargner des reproches : il s'avisa de dire que c'était le chat qui avait cassé les as-

siettes ; tandis qu'il n'y avait pas de chat dans la chambre. Alors Lichtenstein dit à Joseph : J'ai toujours été assez content de toi, maintenant tu commences à dire des mensonges, je ne veux plus de toi à table ; un menteur est un méchant homme. Dès aujourd'hui tu mangeras seul à une petite table et séparé de nous.

CHAPITRE XXIII.

Il se corrige.

Joseph courut se plaindre à Mathieu; celui-ci lui fit de très-grands reproches. Ne trouvant pas la consolation qu'il avait désirée, il s'adressa à Louise, qui, pour toute réponse, le renvoya à son père. Joseph, lui dit Lichtenstein, tu ne veux donc plus mentir ?

Joseph. — Oh ! non.

Lichtenstein.—Donne-moi la main.

Joseph le fit. Vois, lui dit Lichtenstein, quelle différence il y a entre un menteur et un homme véridique; la parole seule du dernier suffit, et on ne croit pas le premier, malgré toutes ses protestations. Voilà la suite malheureuse et inévitable du mensonge ; mais prouve par ta conduite que tes paroles sont vraies, et je te croirai.

Ce peu de mots firent une forte impression sur Joseph ; il se corrigea peu à peu, et bientôt, non seulement il dit vrai, il mit encore une scrupuleuse exactitude à dire toujours la vérité. Cependant, Mathieu et son père étaient convenus de ce qu'ils voulaient faire de Joseph. Un jour Mathieu lui demanda s'il voulait devenir son domestique.

Joseph. — Je le veux, si maman y consent.

Mathieu. — Elle le veut bien. Combien veux-tu que je te donne de gages ?

Joseph. — Je ne le sais pas.

Mathieu. — Si je te donne deux gros (*) par semaine en seras-tu content ?

Joseph. — Certainement; deux gros, c'est beaucoup.

Dès l'après-midi, il commença à

(*) Monnaie d'Allemagne ; à peu près six sous.

travailler dans le jardin de son maître, à faire ses commissions, et à la fin de la semaine, il en reçut ses deux gros.

Joseph pria Louise de lui garder cet argent. Quand j'en aurai assez, dit-il, j'acheterai un jardin, et je travaillerai pour moi. Louise le fit avec plaisir, et lui destina une boîte pour garder le peu d'argent qu'on lui donnait. Il arriva que Joseph cassait quelquefois par étourderie, un verre ou quelqu'autre chose, mais l'idée de mentir ne lui vint plus, et il préféra payer de ses épargnes, le dommage qu'il avait causé, que de trahir la vérité. Toute la famille fut très-enchantée de ce changement dans le caractère de Joseph.

CHAPITRE XXIV.

De Dieu.

Un jour on parlait à table de Dieu, et Lichtenstein venait de citer sa maxime favorite : *Ce que Dieu fait est bien fait.* Alors Joseph demanda : Mon père, qu'est-ce que c'est que Dieu?

Le bon maître d'école désirait depuis long-tems trouver l'occasion de lui faire connaître Dieu, mais il voulait que ce fût lui qui fit naître cette occasion ; Lichtenstein le regarda donc fixement, et lui dit : Tu veux donc savoir ce que c'est que Dieu? Oui, mon père, répondit Joseph. Eh bien! tu le sauras, répliqua Lichtenstein, prends encore patience ; je te le dirai sous peu.

Le lendemain, il emmena Joseph avec lui, dans un petit bosquet où

l'œil était ravi de la contrée magnifique qu'il y découvrait. Comment trouves-tu cet endroit, dit Lichtenstein à Joseph?

Joseph. — Bien.

Lichtenstein. — Il serait très-beau de voir ici manœuvrer un régiment de hussards. As-tu déjà vu cela?

Joseph. — Oui. Peu de tems avant la mort de mon père, son régiment faisait l'exercice. C'était très-beau à voir. D'abord ils s'assemblèrent tous; ils se divisèrent ensuite en plusieurs pelotons, qui prirent chacun une direction différente. Après cela, ils fondirent les uns sur les autres, comme pour combattre. Tantôt ils allaient au pas, tantôt au grand galop; ils franchirent des fossés larges et profonds; c'était effrayant.

Lichtenstein. — J'aurais pourtant voulu voir ce spectacle; mais comment se fait-il qu'ils exécutèrent tout cela si ponctuellement?

Joseph. — C'était sur un commandement.

Lichtenstein. — Je le crois bien; sans cela comment tant d'hommes auraient-ils pu garder un tel ordre ? As-tu vu celui qui commandait?

Joseph. — Non; mais ma mère m'a dit que c'était le général Spenley.

Lichtenstein. — Bon, c'est un nom connu. Sais-tu aussi que l'Empereur a encore d'autres régimens, outre celui dans lequel servait ton père ? Ils étaient cantonnés dans différentes provinces ; à un signal donné, ils s'assemblèrent tous sur un même point. Je me suis dit souvent, comment se fait-il, que tant de milliers d'hommes, rassemblés de tant d'endroits différens, se réunissent avec tant d'ordre et de promptitude dans un même endroit ; et j'ai conclu qu'il fallait qu'il y eût également quelqu'un qui les commandât.

Joseph. — Je crois que c'est le gé-

néral Daun ; mon père m'en a souvent parlé.

Lichtenstein. — Cela se peut. Tant d'hommes avec leurs chevaux ont besoin de nourriture ; il faut encore quelqu'un pour y pourvoir.

Joseph. — C'est encore le général Daun ; il a beaucoup de soin de ses soldats ; aussi l'aiment-ils comme un père.

Lichtenstein. — Eh bien ! il en est du monde comme de l'armée. Le soleil, par exemple, se lève tous les matins, et on peut, dans les différentes saisons, connaître avec précision le moment de son lever ; il en est de même de la lune, qui, comme le soleil, est quelquefois obscurcie par les nuages, mais qui, sous ce voile, n'en est pas moins là où elle doit être ; on appelle phases de la lune les changemens réguliers qui s'y font remarquer ; elle est d'abord petite, elle croît et décroît ; ensuite elle rede-

vient grande, et cela si ponctuellement, que les auteurs de calendriers l'indiquent d'avance. Les brouillards s'assemblent, se divisent, et retombent en rosée. Tout, dans le ciel et dans l'atmosphère, est soumis à des règles fixes. Les saisons se succèdent, et toujours dans le même ordre : Dans le printems viennent d'abord les alouettes, les hirondelles, et ces oiseaux trouvent toujours leur nourriture. Les fleurs naissent les unes après les autres ; les fruits se succèdent avec une agréable variété. Celui qui ordonne tout, qui dirige tout, et qui pourvoit à tout, est celui que nous appelons Dieu.

Joseph. — Oh ! l'as-tu vu ?

Lichtenstein. — Non ; mais je n'ai pas vu non plus le général Daun, et je sais cependant que c'est lui qui commande l'armée impériale. Enfin, mon cher Joseph, il y a tant d'objets qui existent, et que nous ne voyons

cependant pas. As-tu jamais vu le vent?

Joseph. — Non.

Lichtenstein. — Ni moi non plus; cependant, tu le vois par ses effets; de même nous devons croire qu'il y a un Dieu, par l'ordre et l'harmonie qui règnent dans la nature. Le vieillard ajouta encore plusieurs exemples, et l'enfant fut de plus en plus convaincu de l'existence de Dieu : il ne se passa depuis aucun événement tant soit peu remarquable, que Joseph ne pensât à Dieu; ses pensées s'élevèrent souvent vers son créateur; depuis ce moment, ce fut à lui qu'il rapporta tout ce qui l'intéressait, et tous les jours il était plus vertueux, en même tems qu'il devenait plus religieux.

CHAPITRE XXV.

De l'Homme.

Dans la maison Lichtenstein l'on célébrait par une fête le jour de la naissance de chaque membre de la famille; on ne put en faire autant pour Joseph, qui ne savait pas quel était son jour de naissance; mais on célébra le jour de son arrivée, qui, par une autre raison, était encore cher à toute la famille : c'était en même tems fêter le retour de Mathieu. A l'arrivée de Joseph on l'avait toisé, on en faisait autant tous les ans, le même jour, pour voir combien sa taille avait grandi. Il arriva à une de ces fêtes que Lichtenstein dit à Joseph : Comme tu as grandi, mon cher ! Sais-tu d'où vient ta croissance ?

Joseph. — Je crois que c'est de la nourriture que l'on prend.

Lichtenstein.—Bien ; comment cela se fait-il ?

Joseph. — Je ne le sais pas.

Lichtenstein. — Sois attentif, je t'en dirai quelques mots. La nourriture qu'on prend se transforme en *Chyme* (c'est le nom qu'on donne à la nourriture broyée par les dents, et préparée dans l'estomac) Cette pâte descend dans les intestins, mais, pendant son trajet, de petits vaisseaux, répandus sur toute la surface interne des intestins, en pompent une liqueur blanchâtre, que les savans appellent *Chyle.* Ce chyle va se mêler au sang, et lui donne sa faculté nutritive. Le sang, après l'avoir reçu, circule dans tout le corps, porte à chacun de nos organes des parties semblables à celles dont il est composé, et sert ainsi à leur accroissement. Voici comment l'homme grandit. Mais, qui le fait

grandir, qui a pourvu le corps des organes nécessaires à ce travail? C'est Dieu. C'est lui qui entretient tout ce qui existe, depuis l'astre brillant du jour, jusqu'au ver rampant sur la terre; mais il a particulièrement favorisé l'homme, il l'a pourvu de tout ce qui est nécessaire à son existence physique et morale. Aussi, nous ne pouvons assez louer sa bonté, sa toute-puissance et sa sagesse.

Joseph. — Dieu me connaît-il?

Lichtenstein. — Certainement; comment ne te connaîtrait-il pas, puisqu'il te comble de tant de bienfaits? Il nous connaît, et voit les plus profondes pensées de notre cœur; il les juge dans sa justice infinie.

Lichtenstein voulant voir les progrès de son élève pendant cette année, lui dicta quelques lignes sur le sujet de leur conversation; et Joseph écrivit ces mots:

« Seigneur, que je suis reconnais-

sant de ta bonté! tu m'as tiré du néant, tu m'as donné la vie, et tu me la conserves par ta bonté. Mon Dieu, tu conduis mes pas, tu me donnes tout par ta miséricorde, et tu changes en bonheur les tristes jours de l'adversité. Tu veux, ô mon Dieu, que l'homme marche dans tes voies; je resterai fidèle à tes commandemens tant que je vivrai, et mon dernier soupir sera encore pour toi ».

Lichtenstein parcourut la dictée, et en fut très-content. Savais-tu cela à ton arrivée ici, dit-il à Joseph ?

Joseph. — Oh! non, je ne savais rien.

Lichtenstein. — C'est très-heureux pour toi d'être venu auprès de nous. Sais-tu qui t'a conduit ici ?

Joseph. — Mathieu.

Lichtenstein. — Comment se fait-il que ce soit justement lui ?

Joseph. — Parce que j'étais porteur d'une lettre pour Louise, écrite par son mari.

Lichtenstein. — Pourquoi l'a-t-il écrite ? et pourquoi t'a-t-il envoyé ici ?

Joseph. (pleurant). — Parce qu'il a tué mon père.

Lichtenstein. — Considère cependant ce que tu serais devenu si Dieu, après avoir résolu la mort de ton père, par des raisons que nous ne pouvons pénétrer, si Dieu ne t'avait envoyé un protecteur, pour avoir soin de ton enfance ; tu serais maintenant bien malheureux.

Joseph (vivement ému). — Je vous remercie, mon père, des nombreux bienfaits dont vous m'avez comblé.

Lichtenstein. — Remercie Dieu qui, a conduit ainsi les événemens. Si je m'étais trouvé présent à la mort de ton père, j'aurais dit, ce que je dis souvent : *Ce que Dieu fait est bien fait.* Par là tu es tombé entre les mains du généreux hussard, au Manteau-noir ; par là, tu es avec nous. Tu ne m'aurais pas compris alors, mais tu me comprends maintenant.

Joseph. — Oui, très-bien.

Joseph garda long-tems le souvenir de l'entretien intéressant qu'il venait d'avoir, et plus d'une fois dans sa vie, il eut occasion de remarquer la vérité de ce que répétait si souvent le maître d'école : *Ce que Dieu fait est bien fait.*

CHAPITRE XXVI.

Bremendorff est pillé.

L'HIVER suivant il arriva des événemens qui jetèrent l'allarme dans le village de Bremendorff, jusqu'alors si paisible, et qui pensèrent confondre même le vertueux maître d'école.

On fut éveillé un matin par le bruit du canon; tous ceux qui habitaient le village en furent très-effrayés. Lichtenstein s'avança au milieu d'eux pour les consoler et leur inspirer du courage. « Mes frères, leur dit-il, Dieu ne nous abandonnera pas; nous sommes entre ses mains, il fera tout pour le mieux ».

Ces paroles, prononcées par celui qu'ils vénéraient tous, les calmèrent un peu.

Lichtenstein monta ensuite sur la

tour, pour voir ce qui se passait; il vit d'abord beaucoup de fumée; ensuite il aperçut distinctement un combat entre les Prussiens et les Autrichiens; les premiers prenaient la fuite, et se retiraient sur le village. Qu'on se figure l'effroi des villageois! Bientôt les Prussiens furent forcés de se rendre, et les Autrichiens avancèrent vers le village. Lichtenstein cria aux villageois d'apporter de la nourriture et des raffraîchissemens pour les vainqueurs. Quant à lui, il courut au-devant d'eux, et leur fit comprendre que des dispositions étaient faites pour les bien recevoir. Mais ce fu en vain; les Autrichiens se jetèrent dans les maisons comme des furieux, et, en moins d'une heure, tout le village fut pillé. Ils emportèrent tout impitoyablement; la montre de Joseph fut également emportée; ils emmenèrent tout le bétail, et laissèrent les malheureux paysans dans un état affreux.

Qui pourrait peindre la douleur de ces malheureux ! Le vieux maître d'école leva les mains vers le ciel, et des larmes s'échappèrent de ses yeux. Cependant il reprit aussitôt courage, et, s'avançant au milieu de la foule désespérée, il imposa silence ; tout le monde se tût aussitôt.

Savez-vous encore, leur dit-il, ce que vous avez appris à l'école? *Y a-t-il un malheur dans la ville, que Dieu n'ait ordonné !* Ce qui est vrai de la ville, l'est aussi du village. Votre malheur est bien grand, mais c'est Dieu qui l'a ordonné, et, *ce que Dieu fait est bien fait.* Vous ne pouvez le comprendre aujourd'hui, mais vous le reconnaîtrez un jour.

Ici Lichtenstein fut obligé de s'arrêter, les gémissemens de l'assemblée ne lui permirent pas de continuer, et il se vit obligé de se retirer sans avoir pu consoler les malheureux villageois. En rentrant chez lui, il trou-

va également tous les siens dans la consternation ; Louise, Joseph, Frédérique, chacun regrettait quelque objet qui lui était cher, Mathieu était assez tranquille, et son vieux père, quoiqu'il eût le cœur navré de douleur, se mit au-dessus du malheur, et chercha à inspirer du courage et de la résignation à ceux qui en manquaient.

Pendant qu'on préparait le dîner, qui consistait en quelques légumes, que l'ennemi avait laissés, Lichtenstein fit un tour dans le village, et là son cœur sensible fut ravi de voir comme le malheur avait produit la concorde parmi les habitans de ce pays ; ils cherchaient à s'entr'aider ; deux voisins surtout, qui avaient été long-tems en querelle, venaient de se reconcilier de la manière la plus touchante. Puissiez-vous, leur dit Lichtenstein, rester dans ces sentimens, et vous aurez gagné à ce dénuement

total où vous a réduits l'ennemi. De retour à la maison, Lichtenstein mangea avec sa famille un léger repas; après le dîner il se découvrit, et après avoir assemblé sa famille, il fit à haute voix cette prière :

« Je te rends grâces, ô mon Dieu, pour tout ce qui nous est resté; tu ne nous as pas délaissés dans notre malheur ; tu nous a conservé la santé et un abri contre la rigueur de la saison. Je te rends grâces, ô mon Dieu, de ce que, nous ayant ôté nos biens, tu l'as fait pour notre bonheur. Je me confie en toi, ô Dieu de bonté et de justice, et que ton saint nom soit béni ». Après cette élévation vers la Divinité, il laissa sa famille dans un profond recueillement, et sortit précipitamment.

CHAPITRE XXVII.

Charité de Lichtenstein.

Pendant que le vieux Lichtenstein achevait son repas frugal, il lui était venu dans l'idée que des blessés étaient peut-être restés dans les champs voisins de Bremendorff, éprouvant d'horribles souffrances et attendant des secours ; il était donc aussitôt sorti pour se rendre chez ses amis, et les engager à venir avec lui relever les malheureux qui pouvaient se trouver sur le champ de bataille. La proposition du père Lichtenstein fut aussitôt agréée, et Joseph suivit les bons villageois.

Joseph aide son bienfaiteur à transporter chez lui un Autrichien blessé. Il est accueilli chez cette famille charitable comme il le serait parmi ses

compatriotes. L'exemple vint ainsi au secours du précepte, pour former Joseph à la vertu et à la bienfaisance, car un enfant raisonnable imite toujours ce qu'il voit pratiquer par ses supérieurs ; et ce jour, qui avait commencé si tristement pour Bremendorff, fut terminé par de bonnes actions, auxquelles Lichtenstein avait invité ses habitans.

Au moment de se coucher dans la maison Lichtenstein, on y entendit tout-à-coup frapper à la porte. Louise fut bien effrayée quand elle sut que c'étaient deux hussards ennemis qui attendaient devant la maison ; mais Lichtenstein l'engagea à être sans inquiétude, et lui dit encore : *Rien ne se fait sans la volonté de Dieu.*

Devançant Mathieu, qui voulait ouvrir la fenêtre, Lichtenstein l'ouvrit lui-même, et demanda ce qu'on voulait. Etes-vous le maître d'école Lichtenstein, lui cria-t-on ? A votre

service, répondit-il. Ouvrez, dit un des hussards. Lichtenstein le fit en se recommandant à Dieu, car il ne concevait pas qui pouvait amener les hussards chez lui à une heure aussi avancée.

CHAPITRE XXVIII.

Visite d'un officier autrichien à Lichtenstein.

Lichtenstein, en ouvrant la porte, aperçut un officier, suivi de son domestique ; le premier descendit de cheval, et entra. Bonsoir, Monsieur, dit-il au maître d'école, j'ai besoin de vous entretenir quelques momens. Cette montre (*en lui montrant celle de Joseph*) est-elle à vous ?

Lichtenstein l'ayant attentivement examinée, lui répondit : Elle n'est pas à moi, mais elle m'a été confiée.

L'Officier. — Par qui ?

Lichtenstein. — Par un hussard prussien.

L'Officier. — Qui est il ce Prussien ?

Lichtenstein. — C'est mon gendre.

L'Officier.—De quelle manière l'a-t-il eue ?

Lichtenstein. — Il tua un hussard autrichien, et la trouva sur lui.

L'officier poussa un profond soupir, garda un moment le silence. Votre gendre, demanda-t-il ensuite, vous a-t-il envoyé cette montre ?

Lichtenstein lui raconta l'histoire de Joseph ; l'officier devint de plus en plus attentif à ce récit, parut beaucoup réfléchir, et reprit : Cet enfant, que vous appelez Joseph, est donc chez vous ?

Lichtenstein. — Oui, Monsieur, mon gendre envoya dernièrement de l'argent à sa femme et cette montre, en lui recommandant de regarder Joseph comme son fils, et de lui donner cette montre lorsqu'il serait plus grand.

L'Officier. — Comment s'appelle votre gendre ?

Lichtenstein. — Le Manteau-noir.

L'Officier. — Je pourrais peut-être un jour lui montrer qu'il y a aussi parmi les Autrichiens d'honnêtes gens. Que faites-vous de Joseph ?

Lichtenstein. — Je le regarde comme mon enfant.

L'Officier. — Lui donnez-vous de l'instruction ?

Lichtenstein. — Tant que mes faibles moyens me le permettent.

L'officier témoigna le désir de voir les cahiers de Joseph, qu'il parcourut. Quand cet enfant vint chez vous, reprit-il ensuite, avait-il quelque instruction ?

Lichtenstein.—Aucune, Monsieur.

L'Officier. — Comment se conduit-il ?

Lichtenstein. — Bien ; il travaille et s'instruit.

L'officier pria Lichtenstein de le conduire dans la chambre ou était Joseph ; ce qui lui fut accordé. L'enfant dormait profondément, et l'officier,

après l'avoir considéré attentivement, l'embrassa et sortit de la chambre.

Lichtenstein lui fit observer en sortant qu'autrefois l'enfant était mieux couché, mais que dans le dernier pillage du village tout avait été enlevé de chez lui.

L'Officier. — C'est un des malheurs de la guerre. Monsieur, continua-t-il, vous êtes un brave homme; voici la montre, je vous la rends; ayez toujours soin de l'enfant, et conservez-la pour lui.

Lichtenstein voulut savoir le nom de l'officier, mais celui-ci désira ne pas se faire connaître. Comme il était sur le point de partir, il entendit parler hongrois; c'était le soldat blessé qui couchait dans une chambre voisine, et qui parlait en rêvant. L'officier ayant su qui c'était, entra dans cette chambre, éveilla le soldat, et en apprit beaucoup de bien sur le compte de Lichtenstein. Il prit affec-

tueusement la main du bon maître d'école, et, en lui disant adieu, il lui annonça qu'ils se reverraient plus tard. L'officier monta à cheval et partit. Lichtenstein, après avoir rendu grâces à Dieu d'avoir bien fini une journée qui avait si mal commencé, se coucha, et s'endormit de ce sommeil paisible, qui n'est donné qu'à l'homme vertueux, qui se confie dans la providence.

CHAPITRE XXIX.

L'Officier renvoie tout ce qui avait été pris à Bremendorff.

Le lendemain Lichtenstein reçut une lettre par un hussard autrichien; elle venait de l'officier qui, la veille, s'était présenté chez lui ; elle était conçue en ces termes :

Monsieur,

« Vous êtes un honnête homme, » et je vous estime sincèrement. Je » regrette beaucoup de ne pouvoir » mieux réparer le dommage causé » à votre village, qu'en vous ren- » voyant ce que j'ai pu ramasser du » pillage. Je joins à cet envoi quel- » ques bouteilles de bon vin. Je vous » recommande Joseph, et suis votre » très-humble serviteur ».

L'OFFICIER *qui est venu vous voir hier soir.*

Lichtenstein sortit et vit des voitures chargées de plusieurs objets dérobés par les ennemis. Il y avait également devant sa porte du bétail qui avait été emmené par les Autrichiens. Il prit des mesures pour garder l'ordre nécessaire en pareil cas , et fit le partage de tout ce qui était revenu avec cette impartialité et cette justice qui lui étaient propres. Il profita de cette circonstance pour adresser une exhortation touchante à tous ces bons villageois, en leur recommandant la confiance en Dieu , et en leur montrant dans ce qui venait de se passer, la protection visible de la divine providence.

Toute l'assemblée fut édifiée par ce petit discours sans art, mais qui partait du cœur ; et elle se sépara , en saluant respectueusement le vertueux maître d'école.

CHAPITRE XXX.

Changement heureux de Joseph.

Ces bons villageois emportèrent chez eux ce qu'ils avaient obtenu au partage, et, chez Lichtenstein, tout le monde fut également occupé à remettre en sa place ce que l'ennemi leur avait renvoyé. Quand ses enfans se plaignaient de ce que plusieurs objets avaient été endommagés, leur père leur disait qu'ils devaient plutôt rendre grâces à Dieu, dont la bonté infinie leur avait rendu tant d'objets sur lesquels ils n'avaient plus compté, et non se chagriner de l'état dans lequel on les avait renvoyés.

Joseph devint de jour en jour plus raisonnable et plus reconnaissant envers ses bienfaiteurs, et, quoiqu'il fût très-jeune en entrant dans la mai-

son de Lichtenstein, il se souvenait parfaitement des tendres soins que ces personnes charitables avaient eus de son enfance. Quand on lui parlait de ses parens (il en avait encore une bien faible connaissance) ses yeux se remplissaient de larmes, et, en gémissant sur le sort cruel de son père, sur la destinée, peut-être plus déplorable, de sa mère, il vit clairement combien il aurait été malheureux si la providence ne l'avait fait tomber entre les mains d'une famille aussi vertueuse que celle de Lichtenstein. Parvenu à l'âge de dix-huit ans, élevé dans de bons principes, Joseph, ce malheureux orphelin, recueilli par pitié, et dans un état semblable à celui de la brute, fut aimé de tous ceux qui le connaissaient; ses manières aimables; sa candeur, sa raison déjà formée, et son esprit cultivé, lui gagnèrent tous les cœurs, et le père Lichtenstein dit souvent à ses enfans:

« Je vous le disais bien : Joseph nous causera beaucoup de satisfaction ; il a encore quelques défauts ; mais, qui n'en a pas ? Il s'en corrigera, et il nous fera honneur un jour ».

CHAPITRE XXXI.

Louise pleure la mort de son mari.

Le soldat blessé, que le charitable Lichtenstein avait recueilli chez lui, se trouva bientôt en état de rejoindre son régiment ; en partant il remercia très-cordialement le bon maître d'école et sa famille. Lorsqu'il fut parti, Louise arrangea la chambre dans laquelle le militaire avait démeuré : quel fut son effroi en y trouvant les tablettes de son mari; elle jeta un cri; son père accourut pour en connaître la raison ; elle ne put que lui montrer ce qu'elle venait de trouver. Lichtenstein ouvrit en tremblant ces tablettes, et les reconnut pour être celles du Manteau-noir ; il y vit écrit ces mots : *Tout ce que Dieu fait est bien fait.*

Quand Louise eut repris ses sens, elle embrassa son père, et, en répandant un torrent de larmes, mon père, s'écria-t-elle, mon mari est mort !

Ma fille, reprit-il alors, tu n'as jusqu'à présent que des présomptions, fortes à la vérité, mais tu aurais même des certitudes, que tu devrais encore chercher de la consolation dans les mots qui se trouvent sur les tablettes de ton mari. Je connais ta tendresse pour ton époux ; la sienne pour toi m'est également connue ; mais Dieu nous aime comme un père, et si nous ne pénétrons pas toujours dans les voies de sa profonde sagesse, nous devons nous soumettre et adorer la main qui nous frappe.

Louise n'était pas dans un état à être touchée de cette consolation ; aussi le vieillard n'ajouta-il rien à ce qu'il venait de dire, et sortit.

A son retour, il dit à ses enfans :

« Mes chers enfans, si Dieu m'a envoyé l'officier autrichien, s'il a permis que nous trouvions chez nous les tablettes du Manteau-noir, Dieu paraît nous avoir indiqué la marche que nous avons à suivre. Cet officier doit, ce me semble, pouvoir lever nos doutes sur plus d'un objet; mon parti est pris, je pars pour le camp des Autrichiens; peut-être que j'y obtiendrai des éclaircissemens sur Manteau-noir; et surtout aussi sur la famille de Joseph, auquel l'officier paraît s'intéresser beaucoup : ne soyez pas inquiets pendant mon absence; Dieu guidera mes pas. Mathieu, je te recommande Joseph; il est jeune, il a besoin d'être surveillé; et toi, Louise, prends courage; si nous ne devons pas nous désespérer quand le malheur nous accable, nous devons certainement nous confier en Dieu, quand il nous reste encore une lueur d'espoir ».

CHAPITRE XXXII.

Lichtenstein part, et se rend au camp des Autrichiens.

Le lendemain, Lichtenstein après avoir embrassé sa famille et Joseph, qu'il aimait comme un père, se mit en route. Ses enfans l'accompagnèrent un bout de chemin; il leur donna encore d'excellens conseils, et Joseph, comme les autres, répandit des larmes abondantes quand il fallut se séparer. Lichtenstein étant parti, sa famille retourna à la maison. Comme le camp des Autrichiens n'était qu'à vingt lieues de leur village, on attendait le retour du père pour la fin de la semaine; mais le samedi vint, et on n'avait eu aucune nouvelle. Déjà la famille inquiète, faisait mille conjectures, lorsque le dimanche, pendant

la messe, le bruit se répandit dans l'église que Lichtenstein était de retour. Qu'on se figure la joie de ses enfans! Elle fut partagée par tous ces bons villageois, qui presque tous étaient ses amis. Joseph le vit le premier, et alors ce bon vieillard eut la satisfaction de juger combien il était aimé. Il fut entouré; on lui adressa mille questions; mais il les pria de le ménager. « Quand je serai un peu reposé de ma fatigue, je contenterai votre curiosité ». Louise et Frédérique emmenèrent le vieillard; Mathieu et Joseph les suivirent. Tous les habitans du village témoignèrent leur plaisir de l'heureux retour de leur bon maître d'école.

Quand Lichtenstein se fut un peu remis de sa fatigue, il fit entrer dans sa chambre tous ses enfans, et leur parla en ces termes : « Comme j'ignorais le nom de l'officier que je cherchais, et que les régimens de hus-

sards ne tiennent pas toujours la grande route, j'eus beaucoup de peines dans mes recherches, et plus d'une fois, l'idée m'est venue de retourner sur mes pas. Je continuai cependant. Près de la frontière, je fus arrêté comme espion; mais, fort de ma conscience, je n'eus aucune crainte. Bientôt on me relâcha, et j'eus la liberté de poursuivre mon chemin. Enfin, après beaucoup de difficultés, j'ai trouvé l'officier qui était venu chez moi, à Arnau. Il me reçut avec bonté, et fut étonné de me voir dans ce pays. Je lui fis part de l'objet de mon voyage, et ajoutai que je voudrais surtout connaître le sort de mon gendre. L'officier fut très-attentif pendant que je parlais, et lorsque j'eus fini, il me dit : Soyez sûr que je ferai mon possible pour vous être agréable, mon bon vieillard; mes affaires m'appellent; nous nous reverrons demain. Vers le soir je sortis, et je vis

que tous les officiers et les soldats de ce régiment s'arrêtaient à mon passage et me saluaient respectueusement; il paraît que l'officier leur avait dit beaucoup de bien de moi, et je ne pus m'empêcher de faire la réflexion que, si chacun fesait son devoir, on ne regarderait pas comme un prodige celui qui, même envers des ennemis, se montre humain et bienfaisant; car, qu'avais-je fait! J'avais rempli mon devoir envers un soldat blessé; mon gendre en avait fait autant envers l'enfant d'un autre soldat; mais malheureusement, il y a beaucoup de personnes qui ont pour maxime : *Aime ton ami et hais ton ennemi.*

Le lendemain, l'officier revint me voir, s'informa de quelle manière on avait partagé les objets pillés qui nous avaient été rendus, et le récit que je lui en fis, parut l'intéresser beaucoup. Il me donna ensuite l'assurance qu'il prendrait des informations sur

mon gendre, et qu'il en aurait soin, s'il se trouvait prisonnier. Voyant par sa manière de s'exprimer, que là devaient se borner tous les éclaircissemens que je m'étais promis, je n'insistai plus, et je lui demandai la permission de repartir; il n'y fit aucune difficulté. Au moment de partir, ce généreux officier, non seulement me remit quatre ducats, pour frais de voyage, mais il m'accorda une voiture, sous bonne escorte, jusqu'à la frontière. Mon voyage fut heureux, et maintenant me voilà de retour au milieu de vous; vivons contens, tant que la providence nous laissera ensemble, et restons fidèles à la maxime: *Ce que Dieu fait est bien fait* ».

La famille Lichtenstein, au comble de la joie par le retour de son chef, vivait dans cette tranquillité qui est le vrai bonheur. Tous les jours Joseph causait à ses parens adoptifs quelque surprise agréable; il s'appliquait à ce

que lui enseignait son gouverneur; il avait soin de son jardin, et, en général, il montrait autant de zèle que d'activité.

Mais, comme rien dans ce monde n'est durable, la famille Lichtenstein fut presque subitement frappée d'un coup très-sensible. Le père Lichtenstein, depuis quelque tems commençait à sentir le poids de la vieillesse, et un matin il ne put se lever; une fièvre ardente l'avait saisi pendant la nuit. On fit venir un médecin, mais le malade ne prit qu'à la prière de ses enfans, ce que le médecin lui prescrivit; il leur disait: Il n'y a pas de remède contre la vieillesse. Avoir bien rempli toute sa vie, est la seule consolation de la vieillesse, le seul moyen de mourir sans inquiétude et sans regrets.

CHAPITRE XXXIII.

Retour du Manteau-noir. — Mort de Lichtenstein.

Le cœur sensible de Lichtenstein devait encore avoir le doux plaisir de revoir l'objet des vœux de toute la famille, son gendre, le père adoptif de Joseph, le généreux Manteau-noir.

Un matin, Joseph était seul auprès du vieillard pour le soigner, pendant que le reste de la famille s'occupait à différens ouvrages; il entend frapper à la porte, court l'ouvrir, et jette un cri de surprise en revoyant son protecteur le Manteau-noir. A ce cri toute la famille est accourue. Il serait impossible de retracer la réception touchante que fit au Manteau-noir, Louise, sa vertueuse épouse, et tous les membres de cette famille. Louise et Joseph,

surtout, ne purent exprimer leur extrême joie, et le vieillard auquel on avait annoncé cette heureuse nouvelle avec la précaution qu'exigeait son état leva les mains vers le ciel, et dit : « Maintenant je mourrai content ; » après avoir revu mon bien-aimé ; » ma Louise est consolée! » Il pria qu'on fît entrer le Manteau-noir dans sa chambre. Louise et Joseph l'y introduisirent; Lichtenstein l'embrassa en lui exprimant combien il était heureux de son retour. On avait eu un moment l'espoir de voir le vieillard se relever de sa maladie. Il demanda à son gendre comment il se faisait qu'en tems de guerre il eût obtenu son congé. Ce fut pour la famille comme un signal, et on multiplia les questions à cet égard. Le Manteau-noir contenta leur curiosité, et leur dit qu'après avoir été fait prisonnier, il avait dû sa liberté à un officier autrichien. Lichtenstein vit,

par tout ce que lui disait son gendre, que c'était le même officier qui l'avait visité et chez lequel il était allé; il ressentit une nouvelle joie d'avoir encore été utile à son gendre. Lichtenstein paraissait n'avoir attendu que le bonheur de revoir l'époux de sa fille, car le lendemain de cette heureuse journée, ses enfans étant entrés dans sa chambre, ils le trouvèrent mort dans son lit. Ainsi finit Lichtenstein, cet homme juste et bienfaisant; il mourut d'une mort douce, de la mort du juste. Toute sa famile en fut consternée; Joseph ne voulut pas le quitter l'appelant au milieu des sanglots: Mon père, mon maître, mon bienfaiteur! L'humanité en ce jour perdit un héros, le faible un défenseur, et le malheureux un appui.

CHAPITRE XXXIV.

Les funérailles du Maître d'École.

Tous les paysans des environs qui avaient connu Lichtenstein, vinrent le lendemain se joindre à sa famille éplorée pour accompagner le convoi. Tous versèrent des larmes sincères, tous regrettèrent amèrement la perte de l'homme de bien. Joseph ne cessa, pendant tout le trajet, de parler des vertus du défunt; et quand près de la tombe le prêtre voulut adresser des paroles de consolation à ceux qui l'entouraient, les enfans de Lichtenstein, jusqu'alors absorbés dans leur douleur, remplirent l'air de leurs gémissemens, et ce ne fut qu'après un moment d'interruption que le prêtre pût payer un juste tribut d'hommages à l'homme vertueux qui n'était plus.

Sa courte exhortation attendrit tous les assistans, et le pasteur finit par le développement de ces paroles favorites du défunt : *Ce que Dieu fait, est bien fait.*

CHAPITRE XXXV.

Joseph part avec un étranger.

Joseph était agé de vingt ans à la mort de Lichtenstein. Il lui sembla, en le perdant, qu'il était de nouveau abandonné. Le Manteau-noir et sa femme, chez lesquels il était, ne demeuraient plus avec Mathieu, depuis que les deux familles s'étaient accrues par la naissance de plusieurs enfans. Plus d'une fois, Joseph avait eu occasion de remarquer qu'il était devenu à charge à ceux qui l'avaient accueilli autrefois avec tant de bonté. Un jour le Manteau-noir dit à Joseph : « Tu es en âge de chercher un maître et de pourvoir à ton existence; j'ai fait mon devoir envers toi ». Joseph, vivement affecté de ces paroles, qui avaient l'air d'un reproche, résolut à l'instant de ne

plus s'y exposer. Il remercia le Manteau-noir de la bonté qu'il avait eue pour lui jusqu'à ce jour, et lui annonça qu'il allait incessament chercher une place. Effectivement, dès le dimanche suivant il sortit pour chercher un maître ; n'en ayant pas trouvé, il s'en retourna tristement à la maison , et en passant devant son petit jardin, il s'y arrêta, et pensa avec douleur qu'il allait le quitter. Tout-à-conp, il aperçoit un homme qu'il voyait dejà depuis plusieurs jours dans le village. C'était un homme d'environ quarante ans, dont la mise, quoique très-simple, annonçait néanmoins quelqu'un au-dessus du commun. Voyant Joseph absorbé dans la méditation près de ce jardin, il s'était approché de lui, et lui ayant adressé la parole, il lui avait demandé : Ce jardin est-il à vous Monsieur?

Joseph. — Oui Monsieur.

L'Étranger.— Il vous fait honneur,

il est bien cultivé ; on voit que vous aimez le travail. Mais pourquoi la vue de ce jardin paraît-elle vous affliger?

Joseph. — Parce que je suis obligé de le quitter, de partir.

L'Étranger continua à parler ; et apprit que Joseph cherchait un maître.

L'Étranger.—Voulez-vous entrer à mon service ?

Joseph. — A qui ai-je l'honneur de parler ?

L'Étranger.—Je m'appelle Cramer, vous serez bien avec moi : je vous donnerai cinquante écus par an.

Joseph. — Je suis à votre service ; mais permettez-moi d'en faire part à mon père adoptif.

L'Étranger.—Allez, et donnez-moi une réponse demain matin; je loge au *Lion d'Or.*

Joseph salua l'Étranger, et rentra pour consulter ses parens adoptifs sur

la proposition qui venait de lui être faite.

Pendant son absence, le Manteau-noir avait réfléchi sur ce qu'il venait de dire à Joseph, et il en était affligé. Je suis bien injuste, s'était-il dit à lui-même envers ce jeune homme; Joseph est sage et laborieux : j'ai pu céder un moment aux instigations de ma femme qui voudrait le voir partir; mais non, il ne partira point. Je n'ai rien à lui reprocher; qui sait d'ailleurs si celui auquel je dois ma liberté, n'est pas un de ses parens, et si ce n'est pas uniquement en sa faveur qu'il m'a délivré; je serais donc bien ingrat si je repoussais ce bon jeune homme. C'est dans ces dispositions qu'il attendait le retour de Joseph, avec la plus vive impatience. Dès qu'il l'aperçut venir, il courut au devant de lui : Bon jour, mon ami, lui dit-il, as-tu trouvé un maître?

Joseph. — Oui, mon père.

Le Manteau-noir. — Comment Joseph, tu voudrais me quitter.

Joseph. — Mais, mon père, vous me l'avez ordonné.

Le Manteau-noir assura Joseph qu'il l'aimait toujours comme autrefois, qu'il ne devait pas regarder comme sérieuse une parole qui lui était échappée dans un moment d'humeur, et que sa femme l'aimait aussi. Joseph lui parla de l'homme qu'il venait de quitter et auquel il avait promis une réponse pour le lendemain matin. Le Manteau-noir lui dit qu'il irait avec lui le lendemain chez l'étranger. Louise entra ensuite et assura également Joseph de son amitié, et le pria de ne plus penser à ce que lui avait dit son mari. La concorde fut donc de nouveau rétablie dans cette famille, et Joseph passa une soirée plus agréable qu'il n'en avait passé depuis longtems.

Le lendemain Joseph alla avec son

père adoptif chez l'étranger ; celui-ci sut si bien faire valoir les avantages que Joseph trouverait auprès de lui, que ce dernier, quoiqu'il fût venu dans l'intention de retirer sa parole, se décida cependant à partir. Le Manteau-noir lui-même, qui s'était proposé de ne pas consentir à ce départ, vit si bien que l'intérêt du jeune homme était d'accepter l'offre de l'étranger, qu'il consentit à se séparer de Joseph, et le félicita même d'avoir trouvé un si bon maître, et un moyen presque sûr de faire son chemin. Il fut décidé que Joseph partirait sous huit jours. Joseph profita de ce délai pour faire les apprêts de son voyage, et il eut occasion de remarquer que ses bienfaiteurs étaient encore les mêmes; chaque membre de la famille lui donna quelque marque de souvenir. Louise lui fit un petit trousseau comme s'il eût été son propre fils, et le Manteau-noir lui promit d'avoir soin de son

jardin et de le gérer pour son compte, afin qu'à son retour il trouvât un petit fonds. La veille de son départ, M. Cramer invita toute la famille à diner et à passer la soirée chez lui. Enfin arriva le moment de la séparation. Joseph se leva et dit à toute la famille : « Mes bons amis, je vous remercie bien sincèrement du bien que vous m'avez fait; vous avez acccueilli mon enfance; vous n'avez cessé de me prodiguer vos bienfaits. Je sais bien dans quel état je suis venu chez vous ; je ne puis oublier ce que je vous dois. Que celui qui est maintenant parmi les bienheureux, que l'âme vertueuse de Lichtenstein soit témoin de l'amitié que je vous jure; que Dieu récompense votre bonté envers moi, et recevez le témoignage de ma reconnaissance : adieu ».

Ils pleurèrent tous et l'embrassèrent l'un après l'autre. Le Manteau-noir lui remit la montre qu'il avait prise à

son père, et lui dit : Voici ce qui appartenait à ton père.

M. Cramer fut ému de cette scène attendrissante, et en congédiant cette honnête famille, il la remercia de lui avoir si bien élevé ce bon jeune homme, et leur promit de lui servir de père et de le ramener un jour au milieu d'eux.

C'était vers minuit qu'ils se séparèrent ; le départ était fixé pour le lendemain, à trois heures du matin.

CHAPITRE XXXVI.

Entretien de Joseph avec M. Cramer.

Tous les habitans du village étaient encore dans le plus profond sommeil quand M. Cramer partit avec Joseph. Il étaient tous les deux à cheval. Les ténèbres se dissipèrent peu à peu, et le soleil se leva majestueusement derrière les montagnes qu'on apercevait dans le lointain. Joseph, frappé de la beauté de ce spectacle, dit à M. Cramer : « Quelle belle matinée ! que l'air est frais et embaumé »! M. Cramer était en ce moment plongé dans la contemplation; l'exclamation de Joseph l'en tira : « Oui, répondit-il, la matinée est magnifique; combien il y a de personnes qui ne jouissent pas de ce brillant spectacle de la nature »! Ils continuèrent leur route.

Cependant Joseph peu accoutumé à monter à cheval, en fut très-incommodé; il n'osa pourtant pas dire à M. Cramer qu'il souffrait. Mais ce dernier s'en aperçut et le prévint. Qu'as-tu, Joseph, lui dit-il.

Joseph. — Ce cheval est trop vif pour moi.

M. Cramer.—Ce n'est pas cela, c'est que tu ne sais pas monter à cheval. M. Cramer toutefois changea de cheval avec lui, et lui montra comment il fallait se tenir pour n'en être pas incommodé; ils allèrent au pas, et pendant la route, M. Cramer écouta avec un vif intérêt, Joseph, qui lui parlait de la famille Lichtenstein qu'il venait de quitter, du bien qu'on lui avait fait, et du désir qu'il avait de se montrer un jour, reconnaissant de tant de bienfaits. M. Cramer ne manqua point d'approuver et de louer ce sentiment, et ils arrivèrent bientôt à une petite ville, où ils s'arrêtèrent.

Ainsi se passa la première journée, et Joseph n'eut qu'à se louer de son maître, qui lui prodiguait les plus tendres soins. Arrivés à l'auberge M. Cramer fit servir le repas dans sa chambre, et voulut que Joseph mangeât avec lui à la même table. Joseph n'osait d'abord pas, mais M. Cramer lui dit: J'ai promis de te tenir lieu de père et je tiendrai parole, agis-en avec moi comme un fils. Ils se mirent donc à table. Pendant le repas, M. Cramer fut enchanté d'entendre Joseph, qui, se livrant de nouveau aux souvenirs de la maison Lichtenstein, ne pouvait tarir sur les éloges de tous ses bienfaiteurs.

M. Cramer.—Ce maître d'École était donc un bien brave homme?

Joseph.—Oh! certainement: je ne l'oublierai jamais.

M. Cramer.—C'est bien, mon cher; la reconnaissance sied aux âmes sensibles, et elle annonce presque tou-

jours la vertu. Quelle était déjà la maxime favorite du bon vieillard? Ce matin tu me l'as dite!...

Joseph. — *Ce que dieu fait, est bien fait.*

M. Cramer. — Pensée consolante et précieuse! Nous sommes exposés à tant d'évenemens malheureux que nous ne pouvons nous en consoler que par l'idée que tout vient de Dieu, que dans tout il ne veut que notre bien. Mais, mon ami, l'homme doit aussi se préserver du malheur par sa prudence; car s'il s'y précipite lui-même, il n'est plus autorisé à se dire que son malheur vient de Dieu? Quelle que soit l'infortune qui t'arrive, tâche donc d'en connaitre d'abord la cause, afin de t'en préserver une autre fois, et ajoute à la maxime de ton maître celle-ci : *Le bonheur et le malheur de l'homme ont leur origine dans son cœur.* Par exemple, aujourd'hui tu croyais que ce cheval t'incommodait parce qu'il

allait trop vite, et tu ne t'apercevais pas que la seule cause de ta douleur était que tu ne sais pas monter à cheval, si tu l'avais pu, tu te serais ruiné pour pouvoir trouver un cheval qui te convienne, tandis qu'il ne s'agit, pour toi, que d'apprendre l'équitation. Il en est de même de tout : l'homme doit se servir de sa raison pour se prémunir contre les événemens fâcheux; ensuite il fera fort bien de rapporter à Dieu ceux qu'il n'aura pu éviter.

M. Cramer résolût de s'arrêter en cet endroit pour y faire donner des leçons d'équitation à Joseph, qui, au bout de quinze jours, put monter à cheval et suivre son maître.

CHAPITRE XXXVII.

Incendie à Bremendorff.

Nos deux voyageurs parcoururent une grande partie de l'Allemagne. M. Cramer eut soin de familiariser Joseph avec les mœurs et les usages de ce pays ; il lui parla de plusieurs personnes célèbres et lui montra toujours que la cause de la misère et du mécontentement des hommes était en eux-mêmes. « Les hommes, disait-il, s'attirent leurs malheurs par leur ignorance, par leur paresse, par leurs vices, ou bien ils manquent du sentiment religieux qui pourrait seul leur rendre supportables les maux qui leur viennent de leur imprudence. Tout homme sans cela pourrait être, si non heureux, du moins content de son état ».

Pendant les premiers mois de son absence, Joseph écrivait souvent à ses parens adoptifs. Il interrompit tout à coup cette correspondance : nous en verrons bientôt la raison. On croyait à Bremendorff que Joseph était mort, et Louise ne pouvait penser à lui sans répandre des larmes : « Que ne puis-je le revoir encore une fois, disait-elle souvent : ce pauvre Joseph! il était si bon »!

Pendant que Joseph paraissait oublier ses bienfaiteurs, ils avaient soin de son petit jardin. Grâce à leur activité, il devint tous les ans plus productif, et l'argent qui en revenait, fut mis de côté pour lui. Si nous avons le bonheur de le revoir, disaient-ils, nous le lui remettrons. Ils avaient quelquefois besoin d'argent, mais ils s'abstenaient de toucher à celui de Joseph; et si la nécessité les forçait d'y avoir recours pour quelque tems, ils s'empressaient de le rendre le plutôt pos-

sible. Enfin Joseph eut une assez forte somme pour que le Manteau-noir pût lui acheter une belle prairie qui était à vendre.

Vers ce tems la foudre tomba dans Bremendorff, et, faute de secours assez prompts, consuma la moitié du village.

Le Manteau-noir, qui était aux champs pendant l'orage, trouva à son retour sa maison réduite en cendres. Heureusement pour lui, sa femme, ses enfans et son bétail étaient sortis avec lui dans la campagne; mais il ne put rien sauver de tout ce qui était dans sa maison.

Par bonheur, l'école n'avait pas souffert de ce malheur, et Mathieu reçut à bras ouverts son frère avec sa famille; il les consola, et leur dit qu'il partagerait avec eux tout ce qu'il avait. D'ailleurs, ajouta-t-il, vous êtes jeunes; avec une bonne conscience et l'amour du travail, on

n'est jamais vraiment malheureux. Courage, mes amis, ajouta-t-il encore, l'aide est souvent auprès du malheureux.

CHAPITRE XXXVIII.

Retour de Joseph.

Le Manteau-noir aurait été moins embarrassé, si les habitans du même village, qui aimaient toute la famille Lichtenstein, et qui étaient assez riches, n'eussent également été ruinés par cet incendie. Si quelques-uns avaient été épargnés par le fléau, ils avaient à soutenir des parens, qui en avaient souffert.

Mathieu avait donné plusieurs conseils à son beau-frère ; celui-ci trouva toujours des raisons à lui opposer ; et bientôt l'embarras de cette honnête famille fut à son comble. Mathieu n'était pas en état de faire pour son beau-frère tout ce qu'il aurait voulu ; son école lui rapportait à

peine ce qu'il lui fallait pour vivre avec sa famille.

Quelques jours après ce malheur, comme le Manteau-noir se trouvait encore chez son beau-frère, on frappa à la porte, au moment où le jour tombait. Le Manteau-noir ayant demandé qui c'était, reçut, pour réponse, d'une voix qu'il crut reconnaître : qu'on désirait voir le maître d'école. Mathieu alluma la lampe, et ouvrit la porte.

Il vit entrer un jeune homme enveloppé d'un manteau, qui lui dit : Bonsoir, Monsieur, vous voudrez bien permettre qu'à mon passage je vienne renouveler connaissance avec vous.

Mathieu. — Donnez-vous la peine d'entrer. A qui ai-je l'honneur de parler ?

L'Etranger (en entrant). — A une ancienne connaissance.

Mathieu. — Cette connaissance

date probablement de la guerre de sept ans ?

L'Etranger. — A peu près.

A l'entrée de l'étranger, toute la compagnie avait fait silence, et Louise s'étant un peu approchée de lui, dit tout bas à son mari : C'est Joseph ! Le Manteau-noir s'approcha respectueusement de l'étranger, et lui dit : Pardon, Monsieur, ne vous appelez-vous pas Joseph ?

L'Etranger. — Oui ! Eh ! oui, c'est moi ; (*embrassant le Manteau-noir*) Mon bon père ! (*embrassant l'un après l'autre toute la famille*) « Que je suis heureux, mes bons amis, de me retrouver au milieu de vous ; quel est mon bonheur de pouvoir vous montrer que j'ai profité de vos bonnes leçons ; que le sauvage que vous avez accueilli, est devenu un homme reconnaissant. Vous, à qui je dois ce que je suis, recevez mes actions de grâces ».

Toute la famille se pressa autour de lui, et, de tous les yeux, des larmes coulèrent en abondance.

Joseph s'entretint ensuite avec Mathieu, Louise et son mari, et apprit l'état de leurs affaires. Pendant ce tems, Frédérique lui avait préparé à souper. Lorsqu'il eut un peu mangé, « *Ce que Dieu fait est bien fait*, reprit-il, telle fut la maxime de notre ami le vertueux Lichtenstein ; j'en ai senti la vérité par expérience ; Dieu a manifesté plus d'une fois sa bonté pour moi. Lorsque vous pouviez vous passer de mes services, et que je ne savais où me retirer, Dieu m'envoya ce bon M. Cramer ; il m'a traité comme un père depuis que je suis parti avec lui. Après notre voyage en Allemagne, nous nous rendîmes en Bohême, où se trouvent les biens de M. Cramer. Je vous ai toujours donné de mes nouvelles ; là, il me le défendit. Tu dois d'abord te former, me dit-il ;

quand tu seras un homme comme je le désire, tu surprendras tes parens adoptifs, et leur joie sera d'autant plus grande, qu'ils croiront que tu n'existes plus. Il serait trop long de détailler tout ce qu'il a fait pour moi. Je devais encore rester un an avec lui, lorsque je vis dans le journal le malheur qui vous est arrivé ; dès-lors je n'eus plus de repos; je demandai mon congé, et je l'obtins.

« Dieu vous a tout ôté, mais il a pourvu au moyen de tout vous rendre. Joseph pourvut autrefois en Egypte à l'existence de toute sa famille, et moi aussi je puis, grâce à Dieu, rétablir toutes vos affaires ».

Ah! quelle bonté, dit Louise! Et toute la famille chercha à lui exprimer sa reconnaissance.

« Maintenant, reprit Joseph, vous connaissez le but de mon voyage; nous nous reverrons demain ». Il ne voulut pas accepter un lit, que lui offrit

Frédérique, dans la crainte d'en priver un autre. « Je pense, dit-il, que vous ne devez pas être trop à votre aise en ce moment ». Et il alla coucher à l'hôtel ; le Manteau-noir l'y accompagna. Mon ami, lui dit Joseph, lorsqu'il fut seul avec lui, je vous prie de venir dîner demain avec moi, ainsi que Mathieu et Frédérique, j'ai encore bien des choses à vous dire.

Le lendemain, toute la famille, excepté les enfans, se rendit chez Joseph : alors il entreprit de leur raconter ce qui lui était arrivé depuis leur séparation.

CHAPITRE XXXIX.

Relation de Joseph.

« Mes amis, vous savez par mes lettres, tout ce qui m'est arrivé jusqu'au moment où M. Cramer retourna avec moi en Bohême ; il s'y établit dans un de ses châteaux ; là, il me traita en père ; ce n'est pas qu'il m'épargnât la peine ; au contraire, c'est par le travail même qu'il voulut me former ; je fis toutes sortes de travaux, et reçus une nourriture frugale. C'est pour ton bien, me disait-il souvent, que j'en agis ainsi ; c'est dans la jeunesse qu'il faut s'accoutumer au travail et à une nourriture sobre ; si Dieu te donne de la richesse, tu pourras facilement changer de régime ; s'il te réserve la pauvreté, tu en souffriras moins. Le dimanche

il me permettait de venir dans sa chambre ; je n'en sortais jamais sans avoir appris quelque chose. La seconde année, il changea mes occupations, et me fit inspecteur de ses ouvriers ; en même tems il doubla mes gages. Il me fit donner des leçons de géométrie et d'architecture. Je réussis assez bien, et plusieurs bâtimens qu'il a fait élever, l'ont été d'après les plans que j'avais fournis.

« L'année dernière, je fis un voyage avec lui à Prague. Nous visitâmes tous les établissemens publics, et nous fréquentâmes la meilleure société. Partout il me présenta comme son ami.

« Je devins de jour en jour plus lié avec lui, et je vis avec satisfaction qu'il m'avait élevé du rang de domestique à celui de son confident. En effet, il ne se passa rien chez lui dont il ne me fit part, et souvent il eut la bonté de me demander des conseils.

J'avais aussi remarqué qu'il paraissait instruit de mon histoire; un jour je hasardai de lui demander s'il avait connu mon père. Oui, me répondit-il, et ton grand père aussi. J'avais mes raisons, ajouta-t-il, de te cacher jusqu'à présent la connaissance que j'ai de ton histoire; mais le moment est venu où je puis t'en parler. Ton grand père était Hongrois, officier de l'armée impériale. Il épousa ma sœur aînée. Il en eut un fils, qui, à l'âge de dix-sept ans, prit du service dans les hussards. Au moment de partir, sa mère lui donna une montre, dans laquelle était son portait. Ce hussard était très-léger, et ne ressemblait en rien à ses vertueux parens. Ce hussard, c'est ton père; ta mère était la fille d'un fermier, que ton père, après l'avoir séduite, enleva et épousa contre la volonté de ses parens.

« Lorsque le Manteau-noir tua ton père, il lui prit cette montre; il l'en-

voya à sa femme pour l'être remise. Au pillage de Bremendorff, cette montre fut prise par un soldat, qui la vendit à ton grand-père. Quel fut son étonnement d'y trouver le portrait de sa femme! Ayant su par le soldat qu'il l'avait prise chez le maître d'école, il se rendit lui-même chez ce dernier, pour prendre des informations sur cette montre. Tu sais par le père Lichtenstein lui-même tout ce qui a suivi cette visite nocturne. Le portrait qui est dans ta montre est donc celui de ma sœur, de ta grand-mère.

« Il me reste à te parler de ta mère. Celle-ci, après t'avoir abandonné presque volontairement, se trouvant seule, sans amis, sans parens, car les siens l'avaient repoussée, se mit à travailler; c'est ce qu'elle pouvait faire de mieux, après avoir perdu la tendresse de ses parens, son époux et son enfant; mais consumée par le chagrin, elle mourut à vingt-cinq ans, à Prague.

« Ayant appris tous ces détails par ton grand-père, je résolus de te chercher pour avoir soin de ton éducation, et j'ai pensé qu'il valait mieux que tu ignorasses d'abord ton origine, et que tu ne crusses voir en moi qu'un maître ; ta bonne conduite devait seule hâter le moment de la reconnaissance. Ton grand-père, désespéré d'avoir perdu son fils, n'eut pas le courage de te recevoir chez lui, de crainte de r'ouvrir des blessures à peine cicatrisées ; il est mort l'année dernière, et t'a laissé un grand bien, que ma famille a encore voulu augmenter de ses donations; tu es aujourd'hui le maître d'une fortune qui te suffira pour vivre heureux. A ces paroles, il me donna par écrit des instructions sur tout ce qui me concernait. On t'appela jusqu'à présent simplement Joseph, je t'engage, ajouta-t-il, à prendre le surnom du Manteau-noir, car tu lui dois plus qu'à ton père.

« Quinze jours après cet entretien avec M. Cramer, je lus dans le journal le récit de la catastrophe qui vous était arrivée, et je le priai de me permettre de voler à votre secours. Joseph, me répondit-il, ton dessein est très-louable ; tu es digne de mes bienfaits par ton bon cœur. Va trouver tes amis à Bremendorff ; je soignerai tes intérêts. Si tu préfères te fixer auprès de tes bienfaiteurs, que de rester en Bohême, tu en es le maître. Je cherchai à lui exprimer ma reconnaissance pour tant de bonté, et, au moment de le quitter, il m'interrompit par ces mots : Oh! mon fils, sois toujours aussi vertueux, tu seras aimé de Dieu, et agréable aux hommes.

« J'ai fait diligence pour me retrouver plus vîte avec vous. Mon père, voulez-vous me permettre de porter votre nom » ?

Le Manteau-noir l'assura que cela lui ferait autant d'honneur que de

plaisir. Joseph fit ensuite des cadeaux à tous ceux qui étaient présens.

Quelques jours après cet entretien, Joseph fit le plan de la maison qu'il voulait bâtir pour ses parens; ceux-ci le trouvèrent superbe. Dès ce moment il ne s'occupa que de la construction de cette maison, et, au bout de quelque tems, le gendre de Lichtenstein eut une maison plus belle, plus solide et plus grande que celle que les flammes avaient consumée. Joseph l'engagea toutefois à passer encore l'hiver chez son beau-frère, car, disait-il, il ne serait pas prudent d'habiter une maison neuve et humide dans la froide saison.

Le Manteau-noir suivit son conseil, et dans tout le village il ne fut plus question que de la bonté, de la sagesse et de la générosité de Joseph.

CHAPITRE XL.

Joseph fait les délices de la famille Lichtenstein.

Monsieur Cramer ne s'était pas contenté d'inspirer à Joseph l'amour du travail et de la vertu, il avait aussi formé son esprit. Joseph avait vingt-sept ans quand il quitta son grand-oncle, et il se trouvait un des jeunes gens les plus aimables et les plus instruits. Il possédait parfaitement bien l'histoire de son pays, avait une connaissance suffisante de celle des autres peuples ; il possédait les poëtes allemands, et lisait leurs productions avec une grâce inexprimable. La nature l'avait doué d'un organe enchanteur, et après avoir charmé souvent les loisirs de M. Cramer par des lectures intéressantes, il fit ensuite les

délices de la famille Lichtenstein. Souvent, pendant une soirée d'hiver, lors que Louise et Frédérique travaillaient avec leurs enfans, que le Manteau-noir et Mathieu fumaient leurs pipes, et se reposaient des fatigues du jour, Joseph leur lisait un morceau d'un de ses auteurs favoris, ou même encore de sa propre composition, car il était parvenu à écrire avec autant de correction que d'élégance. Dès que Joseph ouvrait la bouche, toute la famille gardait le plus profond silence, pour ne rien perdre de ce qu'il allait dire.

C'est surtout quand il lisait l'histoire de la guerre de sept ans, que l'intérêt s'augmentait pour eux. Elle était encore toute récente. Le Manteau-noir et Mathieu y avaient pris une part active, et rien ne charme plus le vieux guerrier que le récit des exploits de sa jeunesse. Souvent, s'élevant à la hauteur du philosophe,

Joseph accompagnait ses lectures de réflexions sur les ravages de la guerre, et, quand il pensait que la guerre de sept ans avait causé la perte de ses parens, il ne pouvait s'empêcher de verser des larmes, et toute la famille Lichtenstein prenait une teinte de mélancolie, qui avait encore des charmes pour elle.

Charlotte, la fille aînée du Manteau-noir, assistait toujours à ces lectures, et y prenait un vif intérêt. Charlotte, à l'âge de dix-sept ans, était grande et bien faite; elle avait un cœur sensible, et l'esprit plus orné qu'on ne le trouve ordinairement chez des paysans; le maître d'école avait remarqué ses dispositions heureuses, et les avait cultivées autant que ses nombreuses occupations le lui permettaient. Joseph, plus d'une fois avait prolongé ses lectures, pour être agréable, disait-il, à la petite Charlotte. Charlotte fut

très-sensible à cette attention, et ne lui cacha pas sa reconnaissance.

L'hiver se passa ainsi agréablement pour toute la famille et pour Joseph. Pendant le jour chacun avait ses occupations. Joseph faisait souvent quelqu'excursion dans les environs; le soir ils étaient tous réunis chez le maître d'école, et chaque jour il s'attachait ainsi, et plus fortement à cette honnête et vertueuse famille.

CHAPITRE XLI.

Il se fixe à Bremendorff.

JOSEPH élevé par le père Lichtenstein, avait, dès son enfance, contracté le goût de la simplicité; le vertueux Cramer n'avait fait que fortifier en lui ce penchant pour la retraite et pour les plaisirs de la campagne; et malgré sa fortune, qui l'appelait vers les jouissances bruyantes de la ville, il avait cependant résolu, dès son arrivée à Bremendorff, de s'y fixer.

Comment aurait-il balancé, ce pays devait l'environner de bonheur car il n'avait par borné les effets de sa générosité à la famille Lichtenstein seule, tous les pauvres du village et des environs l'avaient ressentie et tous le bénissaient.

Joseph cependant n'était pas tout-à-

fait heureux; il lui manquait un objet sur lequel il pût épancher toute sa sensibilité, un autre lui-même, une compagne qui consentit à traverser avec lui ce court espace resserré entre le berceau et la tombe, et que nous appelons la vie; ce n'est pas la fortune qu'il recherchait dans le mariage; son éloignement pour le luxe et son goût pour la simplicité champêtre ne la lui faisait nullement désirer; mais il désirait trouver dans sa femme, cette douceur, cette sensibilité qui donnent seules le bonheur; il voulait qu'elle eût ce degré d'instruction nécessaire pour l'entendre et pour produire cette harmonie qui est le premier et le plus fort des liens entre les époux.

Joseph n'espérait pas trouver aisément ce que son cœur demandait : tant de bonheur ne se rencontre que rarement.

CHAPITRE XLII.

Il se marie.

Jusqu'a présent Joseph avait eu l'habitude de partir le dimanche de très-grand matin et de ne revenir que fort tard dans la nuit. Il n'avait confié à personne le but de ces voyages. Louise eut la curiosité de l'interroger ; mais il ne jugea pas à propos de lui confier son secret. Cependant il interrompit son voyage le dimanche suivant ; car il destinait ce jour à faire une demande importante au Manteau-noir. Joseph avait observé depuis quelque tems Charlotte, et avait trouvé en elle toutes les qualités qu'il désirait rencontrer dans une épouse; il put d'autant mieux l'observer, que n'ayant encore communiqué à personne ses idées sur le mariage, il n'était pas probable que

Charlotte dissimulât ses défauts et s'étudiât à lui plaire. Il est si rare de voir un homme riche épouser une femme qui n'a que des vertus, qu'il ne vint point à l'idée d'une pauvre paysanne de porter ses prétentions sur un jeune homme aussi instruit, aussi beau et surtout aussi riche.

Le dimanche après la messe, Joseph invita le Manteau-noir et sa famille à un dîner. Après le repas, lorsque les enfans furent sortis, Joseph, s'adressant au Manteau-noir, lui dit : J'ai une grande prière à vous faire, et mon bonheur en dépend. Je vous ai appelé jusqu'à présent mon père, vous en avez toujours eu les sentimens pour moi; faites que je devienne réellement votre fils; accordez-moi pour épouse votre fille Charlotte, elle seule peut me rendre heureux; ne me refusez pas! Mon père, je vous en supplie, unissez deux cœurs qui semblent faits l'un pour l'autre; Charlotte possède

tout ce que je cherche dans ma femme; accordez-moi la! Le Manteau-noir et sa femme, Mathieu et Frdérique, qui tous étaient loin de s'attendre à une telle proposition, ne purent exprimer tout leur étonnement; le Manteau-noir le premier prit la parole : Si je ne connaissais pas, dit-il, ton caractère, je pourrais douter de la sincérité de ta demande; mais comment, mon cher Joseph, tu ne choisirais pas une demoiselle riche; tu lui préférerais une pauvre paysanne : elle est belle, vertueuse et sensible, tout cela est vrai; mais elle est pauvre!

Joseph. — Et voila précisément pourquoi je la préfère; c'est le bonheur que je cherche, et non la fortune. Encore une fois, Charlotte a captivé mon cœur, voulez-vous me l'accorder?

Le Manteau-noir.—Quelque flatteur qu'il soit pour nous de t'avoir pour

gendre, je ne puis cependant te promettre la main de ma fille sans l'avoir consultée; car pour ma femme je ne crois pas qu'elle y trouve à redire; n'est-ce pas Louise?

Louise. — Je ne désire certainement pas de meilleur époux pour ma Charlotte, que notre bon Joseph.

Le Manteau-noir. — Je n'ai donc plus qu'à consulter Charlotte.

Joseph. — De grâce ne différez pas mon bonheur, et parlez lui à l'heure même.

Le Manteau-noir se retira avec sa femme, et la proposition ne surprit pas moins la jeune fille qu'elle n'avait d'abord étonné ses parens. Si vous consentez à ce mariage, leur répondit Charlotte, que pourrais-je avoir à y objecter? J'aimais Joseph depuis mon enfance, et mon cœur est préparé aux nouveaux sentimens qu'il exige de moi.

Charlotte rentra accompagnée de

ses parens. Son père, sans rien dire, prit sa main et celle de Joseph qui attendait sa réponse ; et les ayant unies : « Je vous bénis mes enfans ; soyez heureux »!

Joseph ne put contenir l'excès de son bonheur. Toute la société partagea sa joie. Mathieu et sa femme se réjouirent beaucoup du bonheur de leur nièce, et ils passèrent la journée la plus douce et la plus agréable.

Vers le soir ils se retirèrent. Joseph leur avait d'abord fait promettre de venir encore le lendemain, pour l'accompagner à une promenade.

Le lendemain à huit heures, toute la famille se rendit chez lui avec Charlotte. Il fit monter ses parens dans sa voiture et l'on partit. Au bout de deux heures de voyage on arrêta devant une belle maison, meublée avec une élégante simplicité, et environnée de jardins qui paraissaient fort bien entretenus.

Mon amie, dit Joseph à Charlotte, comment trouvez-vous cette maison ?

Charlotte. — Très-belle.

Joseph. — J'en suis fort aise, car, je puis vous le dire maintenant, mes amis (*en se tournant vers ses parens*), mes absences fréquentes avaient pour objet de voir l'arrangement et les réparations nécessaires à cette maison, dont je viens de faire l'acquisition ; elle est payée, et tout ce que vous y voyez m'appartient. Ensuite, se retournant vers Charlotte, il lui dit : Nous pouvons vivre heureux ici ; ce bien n'est pas grand, mais avec du travail et de l'économie, il suffira à tous nos besoins.

Le Manteau-noir et toute la famille levèrent les mains vers le ciel, et le Manteau-noir répéta les paroles de son père : *Ce que Dieu fait est bien fait.* Oh! mes amis, qui aurait pu prévoir que Joseph deviendrait un jour notre planche de salut !

Si mon père vivait encore, dit Louise, quelle serait sa joie de voir dans la prospérité, et faisant le bonheur de sa famille, son petit Joseph, qu'il aimait tant!

« Mes amis, reprit Joseph, vous l'avez mérité ; je vous dois tout ; vous avez adopté l'enfant de votre ennemi; c'est vous qui m'avez appelé dans votre famille, et par là M. Cramer eut connaissance de mon existence ; vous avez semé le bienfait, sans compter qu'il dût rien vous rapporter, et Dieu vous a bénis; l'homme de bien trouve déjà sa récompense en lui-même, et souvent encore Dieu fait prospérer les cœurs généreux ».

Toute l'assemblée fut touchée de ce discours de Joseph, et, après avoir pris part à un repas que Joseph avait fait préparer dans sa nouvelle maison, on se sépara dans des émotions douces et des sentimens de reconnaissance envers Dieu, qui secourt aussi

miraculeusement ceux qui ont confiance en sa toute puissance et en sa bonté, et qui marchent constamment dans ses voies.

CHAPITRE XLIII.

Conclusion.

Peu de jours après cette réunion, se fit la noce de Joseph; sur sa demande, elle fut célébrée le plus modestement possible. Nous voulons, dit-il à son beau-père, agir comme si le bon Lichtenstein vivait encore ; il vaut mieux soulager les infortunés incendiés, que de dépenser beaucoup en festins ; d'ailleurs, ajouta-t-il, nous ne sommes que des paysans, pourquoi voudrions-nous nous élever au-dessus de notre état ; M. Cramer me disait souvent que, s'il y a tant de misère dans le monde, c'est que chacun fait de pénibles efforts pour sortir de sa sphère.

Pendant qu'on célébrait la noce de Joseph, les habitans de Bremendorff eurent également une fête, aux frais

de laquelle pourvut la générosité du nouveau marié.

Joseph fut heureux dans son ménage. Comme lui et sa femme étaient accoutumés au travail et à l'amour de l'ordre, leurs affaires prospérèrent au grand contentement de tous ceux qui les connaissaient.

Joseph consacra une partie de son tems et de sa fortune à la culture de son esprit ; ce qu'il avait appris du père Lichtenstein, et ensuite de M. Cramer, lui inspira le désir d'en savoir davantage. Le curé de l'endroit, dont il devint l'ami, l'aida à se former une petite bibliothèque de livres utiles et agréables, et tous bien choisis.

Charlotte désira également s'instruire, et les dimanches, et pendant les longues soirées d'hiver, son mari l'aida dans ce projet, par des lectures instructives et intéressantes.

Toute la contrée a gagné au séjour

de ce couple vertueux ; partout l'on voit des traces de son activité et de sa bienfaisance. Joseph et son épouse coulent une vie heureuse, se suffisant à eux-mêmes, et répandant le bonheur sur tout ce qui les entoure. Ils auront cessé de vivre, que bien longtems encore subsisteront les monumens de leurs vertus, et le voyageur, en apprenant l'histoire de Joseph, dira avec attendrissement : *Ce que Dieu fait est bien fait.*

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

Pag.

PRÉFACE........................ v

CHAP. Ier. Combat d'un Prussien contre un Autrichien. — Ce dernier est tué.... 15

CHAP. II. Le Prussien rencontre la veuve de l'Autrichien.................... 20

CHAP. III. Le Manteau-noir adopte Joseph et l'envoie auprès de sa femme...... 27

CHAP. IV. Joseph part seul et abandonné. 34

CHAP. V. Il rencontre un militaire blessé. 42

CHAP. VI. Ils partent ensemble.......... 51

CHAP. VII. Le Prussien blessé rencontre son père. — Reconnaissance....... 56

CHAP VIII. Joseph suit son conducteur, qui arrive dans la maison paternelle..... 62

CHAP. IX. Louise veut adopter Joseph ; son père l'en empêche................. 67

CHAP. X. Joseph est adopté............. 71

CHAP. XI. Education de Joseph.......... 75

Chap. XII. Histoire de Pierre........... 82
Chap. XIII. Suite de l'Histoire de Pierre. 86
Chap. XIV. Fin de l'Histoire de Pierre. 92
Chap. XV. Mathieu gouverneur de Joseph. 98
Chap. XVI. Histoire de Paul............ 104
Chap. XVII. Joseph change à son avantage, et sa conduite le fait aimer de Lichtenstein.......................... 109
Chap. XVIII. Mathieu lui enseigne à lire.— Joseph reçoit un billet de Frédérique. 112
Chap. XIX. Mathieu, maître d'école. — Joseph se conduit mal envers ses camarades. — Belle action de Joseph.... 121
Chap. XX. Noce de Mathieu.—Bienfaisance de Lichtenstein..................... 129
Chap. XXI. Joseph sait lire............. 134
Chap. XXII. Joseph est avide d'apprendre. Il est puni pour avoir menti......... 137
Chap. XXIII. Il se corrige................ 142
Chap. XXIV. De Dieu.................. 145
Chap. XXV. De l'Homme............... 151
Chap. XXVI. Bremendorff est pillé....... 157
Chap. XXVII. Charité de Lichtenstein.... 162
Chap. XXVIII. Visite d'un officier autrichien à Lichtenstein............... 165
Chap. XXIX. L'Officier renvoie tout ce qui avait été pris à Bremendorff........ 170
Chap. XXX. Changement heureux de Joseph. 172

Chap. XXXI. Louise pleure la mort de son mari.......... 175
Chap. XXXII. Lichtenstein part, et se rend au camp des Autrichiens.......... 178
Chap. XXXIII. Retour du Manteau-noir.— Mort de Lichtenstein.......... 184
Chap. XXXIV. Les funérailles du Maître d'Ecole.......... 187
Chap. XXXV. Joseph part avec un étranger. 189
Chap. XXXVI. Entretien de Joseph avec M. Cramer.......... 197
Chap. XXXVII. Incendie à Bremendorff. 202
Chap. XXXVIII. Retour de Joseph...... 206
Chap. XXXIX. Relation de Joseph....... 212
Chap. XL. Joseph fait les délices de la famille Lichtenstein.......... 219
Chap. XLI. Il se fixe à Bremendorff....... 223
Chap. XLII. Il se marie.......... 225
Chap. XLIII. Conclusion.......... 233

FIN DE LA TABLE.

M. Du [illegible] le 16 mars

1 [illegible] 4 [illegible] — 1"25

1 id 3 id — 2"25

1 cadet 2"25

1 [illegible] plaque 3"30

2 [illegible] — 2" 4"

1 id 1

4 [illegible] 2"5[illegible]

1 [illegible] 1"[illegible]

1 [illegible] à [illegible] 2"[illegible]

20"[illegible]

